

LES ARTS



THÉÂTRE

Vinaver en ville

Page B 3

MULTIMÉDIA

Espace de liberté

Page B 5

CHRONIQUE CULTURELLE

La charge de l'original

Page B 12

Vers le cybermusée

COMME À PEU PRÈS TOUT LE MONDE, LES MUSÉES NÉGOCIENT LE VIRAGE TECHNOLOGIQUE. CERTAINS IDÉOLOGUES PROPHÉTISENT UN AVENIR RADIEUX, MAIS LES MUSÉOLOGUES, GENS PRAGMATIQUES, PRÉFÈRENT LE PLUS SOUVENT UTILISER LES NOUVELLES TECHNOLOGIES COMME UN OUTIL DE PLUS DANS LA PANOPLE DES MOYENS AU SERVICE DE LA CONSERVATION, DE L'ÉTUDE ET DE LA DIFFUSION DES ŒUVRES.



STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Le musée est un lieu de mémoire. Cette institution permet de conserver ce qui est collectivement jugé valable de l'être. Au Québec, près de neuf musées sur dix sont voués à la protection et à la diffusion de l'histoire, ne serait-ce que de l'histoire de l'art. N'empêche, cette vieille et vénérable institution sait aussi être de son temps, du nôtre, informatisé à souhait. À preuve, ces Deuxièmes rencontres francophones «nouvelles technologies et institutions muséales» qui viennent de se terminer à Montréal. L'événement organisé en marge du congrès annuel de la Société des musées québécois (SMQ) a rassemblé plus de 400 participants, dont une bonne centaine venus de France,

de Belgique et de quelques pays africains.

Les Premières rencontres ont eu lieu à Dijon, il y a deux ans. Les dernières seront présentées à Bruxelles, l'an prochain. «Les nouvelles technologies sont utilisées en muséographie mais servent aussi à informatiser les collections ou dans la gestion des établissements», résume Hélène Pagé, réélue présidente de la SMQ mercredi matin. «L'objectif central de la série est de poser des questions: à quoi servent les nouvelles technologies? Comment sont-elles utilisées ici et ailleurs dans le monde? Quel futur nous préparent-elles?»

Un avenir aussi radieux que mille soleils, si on en croit le philosophe Pierre Lévy, professeur à l'Université du Québec à Trois-Rivières, invité à

VOIR PAGE B 2: CYBERMUSÉE



ELLES SONT DE RETOUR!
Complet les 21, 22 et 23 septembre

OMNIBUS PRÉSENTE

texte MICHAEL MACKENZIE traduction PAUL LEFEBVRE mise en scène FRANCINE ALEPIN
avec FRANCINE ALEPIN et DENISE BOULANGER

LA Baronne Truie ET LA Truie

DU 21 SEPT. AU 2 OCT. 99

MARDI AU SAMEDI 20H30

assistance à la mise en scène JEAN BOILLARD
scénographie ANICK LA BISSENIÈRE costumes MARYSE BIENVENU
éclairages ANDRÉ NAUD musique JUDITH GRUBER-STITZER



1945, rue Fullum, Montréal
réservations: 521.4191

ARTS

CYBERMUSÉE

Les musées du futur vont peut-être s'organiser autour d'installations virtuelles progressivement accessibles par réseaux

SUITE DE LA PAGE B 1

prononcer la conférence d'ouverture des Deuxièmes rencontres, mercredi midi. L'auteur de *Cyberculture* (Odile Jacob, 1997) a choisi comme thème «La culture à l'heure de la mondialisation et des réseaux». Un vaste sujet, éclairé d'un optimisme paradisiaque. Le zélateur à chaud des nouvelles technologies a expliqué aux muséologues que l'ordinateur allait favoriser une mutation de l'humanité tout autant que trois autres «objets anthropologiques»: le feu, l'outil et l'écriture. Il a proposé que tous les ordinateurs n'en forment qu'un seul et que cet ordinateur universel est en train de connecter tous les humains entre eux, de préparer l'avènement de la transparence de la conscience à elle-même. Il a envisagé le jour prochain où «cette sorte de système nerveux de l'humanité» va permettre «de voir partout, d'entendre tout» pour finalement devenir «la ville universelle, le marché universel, la bibliothèque universelle». Au secours, Armand Mattelart!

En vérité, on vous le dit, le délire positif du futurologue a atteint son paroxysme quand Pierre Lévy a enfin abordé de front le problème de la place de l'institution (du «musée universel», évidemment) dans cette nouvelle Cité de Dieu — le philosophe a lui-même évoqué le point Oméga et la Noosphère chers au théologien Theillard de Chardin. «Le musée est un lieu de mise en scène des formes, a expliqué le prophète du cybermonde. Les musées du futur vont peut-être s'organiser autour d'installations virtuelles progressivement accessibles par réseaux. Les musées vont exposer en ligne et vont exposer au fond au même endroit.» Pierre Lévy a même prédit que «dans quelques décennies» l'ordinateur permettrait «l'exposition de toutes les formes et de tous les rapports entre ces formes: tous les dinosaures, toutes les œuvres d'art, toutes les grandes batailles...»

Disons que certains membres de la docte assemblée sont demeurés sceptiques. Un muséologue a même parlé «d'extrapolations extravagantes». «On trouvait intéressant d'avoir un philosophe qui a réfléchi sur la question des nouvelles technologies», commentait ensuite la présidente de la SMQ, qui reconnaissait tout de même que M. Lévy avait esquissé quelques problèmes fondamentaux, ne serait-ce que la question centrale de l'accès aux œuvres authentiques, à jamais impossible dans le monde virtuel. «Il ne connaît pas beaucoup la pratique muséale. L'objet sera toujours là et conservera son avantage, même si on en diffuse des copies. Les salles de spectacles peuvent diffuser les mêmes œuvres, mais le Musée acadien de Bonaventure n'a rien à voir avec le musée McCord de Montréal. Chaque institution conservera toujours sa spécificité. J'en suis convaincue.»

Quelle réelle présence du virtuel?

On range donc la disquette messianique et on poursuit dans une perspective plus pragmatique. Les Rencontres ont fait la preuve par dix et cent que les nouvelles technologies de l'information ont des effets concrets sur toutes les activités des musées. Un des quelque vingt

grands ateliers portait sur leurs impacts en scénographie. Un autre expliquait comment les utiliser pour tenter de conquérir les jeunes publics. Un autre encore expliquait comment les artistes eux-mêmes peuvent exploiter l'art numérique pour créer une interaction entre leur œuvre et le visiteur. «Le changement est particulièrement important dans la gestion des collections», commente Michel Perron, directeur général de la Société des musées québécois et président des Rencontres 1999. «C'est la base du travail qui permet ensuite de remonter jusqu'à la mise en espace des œuvres. Mais il ne faut pas manquer le tournant. La muséologie québécoise est relativement d'avant-garde et il faut conserver cet avantage.»

La base de données Info-Muse existe depuis 1991 et un projet en cours mènera à la numérisation d'au moins 15 000 images. Un répertoire national, le réseau canadien d'information sur le patrimoine, recense des centaines de milliers d'œuvres et d'objets d'art. Le Musée des beaux-arts de Montréal, le Musée du Québec et le Musée d'art contemporain ont développé ensemble (artimage), un répertoire qui comptera plus de 20 000 œuvres, de l'Antiquité à nos jours.

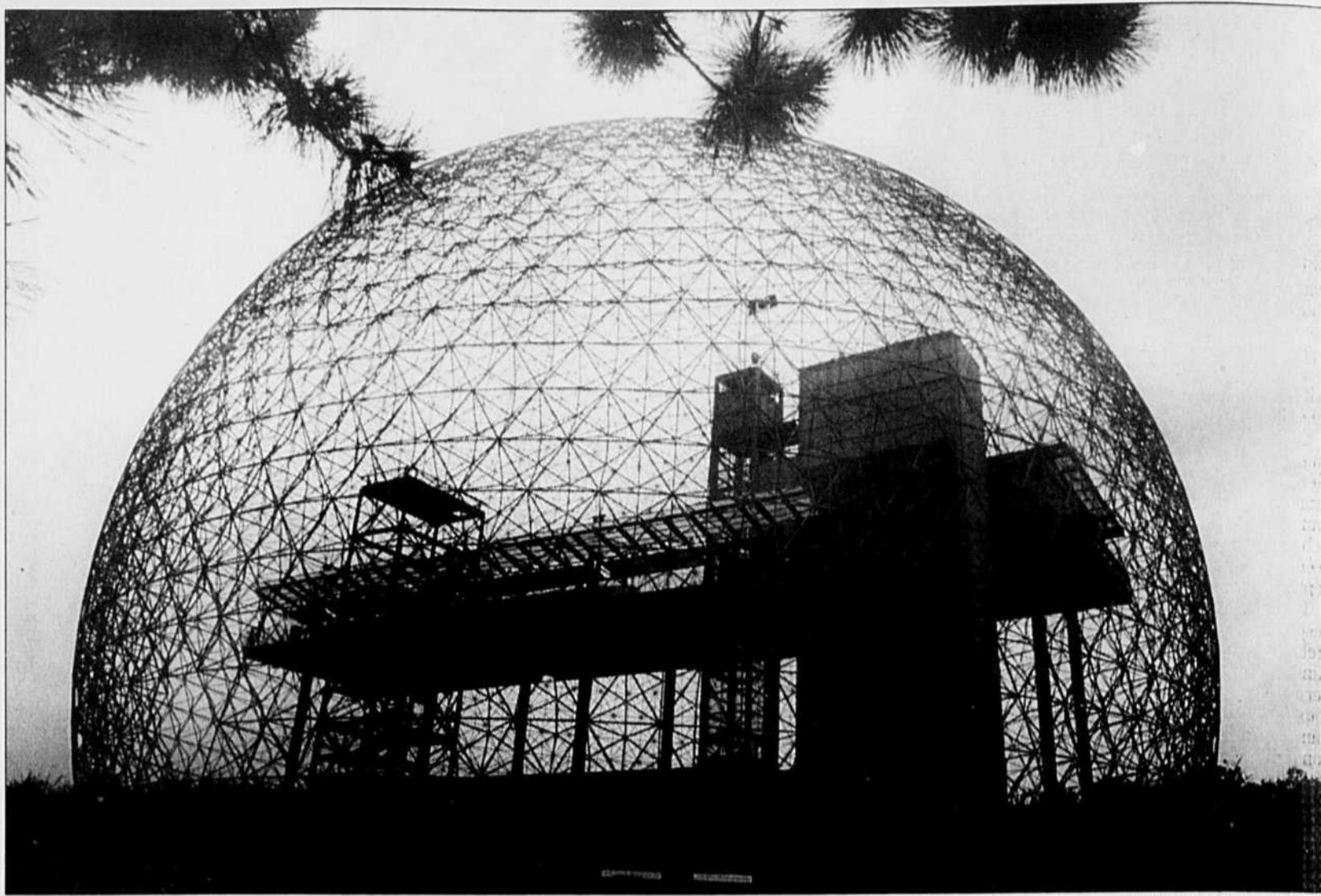
Le Musée canadien des civilisations (MCC), à Hull, est le phare national dans ce domaine. Son site Web contient déjà 30 000 écrans d'information, le Cybermentor, des guides pédagogiques, une base de données imposantes sur ses collections. Il a même produit un cédérom pour les enfants doublé d'un lien Internet. Il aide aussi des musées africains à numériser leurs collections.

Ce qui coûte bonbon, évidemment. D'autant plus que la technologie évolue rapidement et force des investissements récurrents pour passer, par exemple, du support vidéo (en différents formats d'ailleurs) au cédérom, au DVD et bientôt à Hermes sait quel. Info-Muse a déjà englouti environ trois quarts de million. Le MCC investit des centaines de milliers de dollars chaque année dans ce nouveau secteur. «Justement, les rencontres s'adressent d'abord aux institutions de petites et moyennes tailles pour leur donner de meilleurs outils et les encourager à partager leurs expertises et les coûts d'exploitation», dit alors Michel Perron.

L'Observatoire de la SMQ (www.smq.qc.ca), lancé jeudi matin au congrès, est dans cet esprit de collaboration. Le site est conçu comme un «centre de référence virtuel», regroupant des bases de données, des répertoires et des ressources documentaires. C'est aussi une agora, «un lieu de communication, d'échange et d'expérimentation». Le tout réel et virtuel a coûté environ 200 000 \$.

Faut-il numériser?

Les Belges, les Français et les Africains étaient aux Rencontres pour bénéficier de ces exemples, mais aussi pour exposer leurs propres cas et finalement créer des échanges. «La différence assez connue entre les musées français et les musées d'ici, c'est le volume des collections», explique Philippe Guillet, directeur de l'Office de coopération et d'information muséographiques (OCIM) et observateur habitué des congrès de



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

La Biosphère de l'île Sainte-Hélène, inaugurée il y a cinq ans, souhaitait utiliser au maximum des «bornes interactives», des écrans accompagnant la visite. Ces guichets automatiques ont vite montré leurs limites: les visiteurs n'y trouvaient pas leur compte pédagogique et réclamaient des guides en chair et en os.

la SMQ. «Chez nous, comme un peu partout en Europe, on subit le poids de la conservation. L'informatisation de ces montagnes d'œuvres semble une tâche quasi insurmontable.» Il cite alors le cas du Museum National, comptant 76 millions de lots de spécimens auxquels il faut rajouter les collections des autres musées d'histoire naturelle, pour un total d'environ 110 millions de lots. Comme chacun peut compter plusieurs objets, à lui seul, ce lot de lots himalayen compte probablement plus d'artefacts que toutes les grandes collections nationales canadiennes, toutes disciplines confondues.

«Il faudra faire des choix», enchaîne le Belge Damien Watteyne du ministère de la Culture de la Communauté francophone Wallonie-Bruxelles, qui parle des «palettes» d'objets entreposés dans les chambres fortes des musées de son pays. «À Bruxelles, l'an prochain, nous allons organiser au moins deux ateliers autour de la question de l'informatisation des collections, alors qu'ici, au Québec, nos collègues ont déjà dépassé ce stade.»

Le Louvre a commencé à numériser ses collections en 1993, d'abord pour un usage interne, puis pour le grand public du Web, grâce au CyberLouvre, un espace où peuvent être consultées des bases de données. À la fin de 1997, 61 % des quelque 50 000 antiquités égyptiennes étaient reproduites virtuellement, mais aucune peinture. La photographie des toiles vient tout juste

de commencer. Les conservateurs ont exigé qu'on les reproduise avec leurs cadres, ce qui a posé des problèmes techniques. Le Louvre a également développé des sites Internet et d'excellents cédéroms. En fait, la France est le leader incontesté des producteurs de cédéroms de la Francophonie.

L'an prochain, le ministère de la Culture de la France devrait consacrer environ quatre millions de dollars à ses programmes sur la «société de l'information». Paris et Ottawa ont signé un accord de coopération et d'échanges en matière muséale il y a près d'une décennie. Plus de 170 projets ont déjà été réalisés dans ce cadre. Par exemple ce site virtuel, La Nouvelle-France: ressources françaises (www.culture.fr/culture/nlf/ce/fr/), présenté en atelier jeudi dernier. Le site recense les collections d'archives et d'œuvres sur l'Amérique française de l'Ancien Régime conservées dans les institutions culturelles de l'Hexagone. On peut y découvrir des peaux peintes amérindiennes jamais reproduites en édition et rarement exposées. En juillet dernier, ce site a attiré 5400 internautes.

Comment exposer virtuellement?

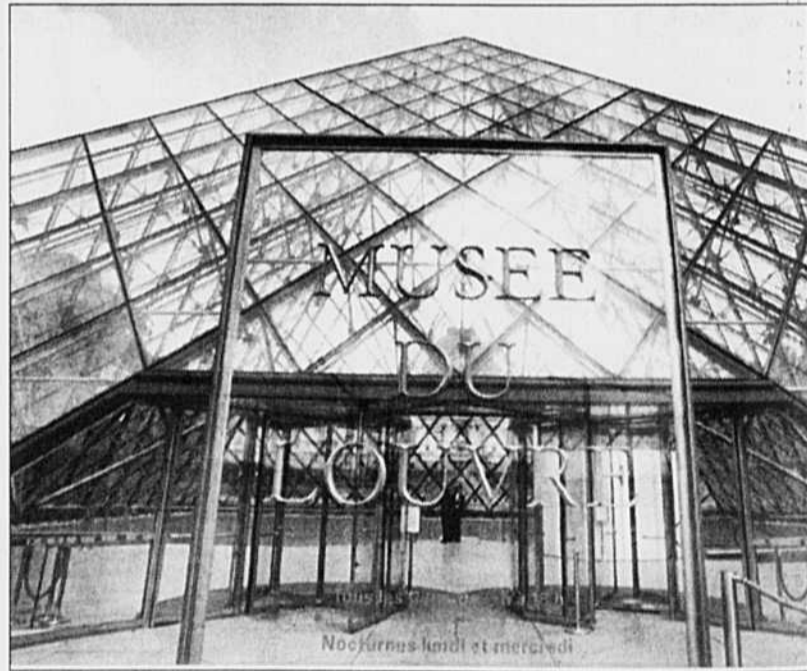
Les nouvelles technologies viennent également en aide dans les salles, les vraies. Les visiteurs sont maintenant habitués non seulement à la présentation d'œuvres des arts médiatiques (comme *La Paresse*, de François Girard, en ce moment au Musée d'art contemporain de Montréal), mais aussi à l'utilisation des techniques de pointe pour la présentation de collections plus traditionnelles. Un ordinateur peut donner des renseignements sur la vie quotidienne des Inuits. Un vidéo peut illustrer l'emploi d'un vieil outil. Les technologies de l'information sont même utilisées dans les parcs et les sentiers d'interprétation, par exemple au Jar-

din botanique de Montréal. La culture au service de la nature. Ça se défend.

Il y a tout de même des limites. Tout ne réussit pas. La Biosphère de l'île Sainte-Hélène, inaugurée il y a cinq ans, souhaitait utiliser au maximum des «bornes interactives», des écrans accompagnant la visite. Ces guichets automatiques ont vite montré leurs limites: les visiteurs n'y trouvaient pas leur compte pédagogique et réclamaient des guides en chair et en os. «Nous avions une vision très high tech», expliquait Marc Saint-Germain, conseiller principal en informatique du centre d'interprétation du Saint-Laurent. Comme quatre autres établissements muséaux de la métropole, la Biosphère recevait les congressistes mercredi après-midi, tout de suite après la conférence d'ouverture du congrès de Pierre

Lévy. Après le virtuel, le réel... «On pensait que les choses pouvaient se faire toutes seules avec les ordinateurs. Cinq personnes devaient faire fonctionner le musée...»

La «machine à exposer» compte maintenant une douzaine d'animateurs, aidés bien sûr par une trentaine de bornes interactives qui ont coûté entre 25 000 et 40 000 \$ chacune. «Nous étions visionnaires, mais nous étions aussi idéalistes au départ», conclut M. Saint-Germain. «Je suis informaticien, mais je ne suis pas un vendeur de bornes. En même temps, je crois que mes collègues muséologues doivent apprendre à mieux maîtriser les nouvelles technologies, pour mieux les utiliser, pour mieux les aider à communiquer l'information. Il n'y a pas de miracle. C'est un outil. Un simple outil.»



ARCHIVES LE DEVOIR

Le Louvre a commencé à numériser ses collections en 1993, d'abord pour un usage interne, puis pour le grand public du Web, grâce au CyberLouvre, un espace où peuvent être consultées des bases de données.

cam.org

<http://www.cam.org>

Faisons ensemble le virage technologique.

Osez 300 heures pour 24,95\$/mois
Informez-vous sur nos autres plans à partir de 9,95 \$

- connectivité
- hébergement
- webcasting
- communautés

514-529-3000

CAM Internet 514-529-3000

<http://www.cam.org>
info@cam.org

bureau
lun-ven 9h/21h
sam-dim 9h/17h

1205, av. Papineau bur. 50, Montréal, Québec, H2K 4R2

.org

les journées de la culture

24-25-26 septembre

journéesdelaculture.qc.ca

Renseignements: (514) 281-2285 ou 1-888-251-3255

Québec

Hydro Québec

Desjardins

Bell

LES ARTS

THÉÂTRE

Biographie d'un rasoir

King Gillette, né en 1855 aux États-Unis, avait un double tranchant, on le verra dans la pièce que lui a consacrée Michel Vinaver

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Comme les lames de rasoir qu'il a inventées, le célèbre King Gillette, né en 1855 aux États-Unis, avait un double tranchant. Concepteur d'un produit hautement jetable, passé maître dans la mise en marché, il préchait en même temps une société sans compétition, où la publicité serait interdite et où les hommes seraient heureux.

C'est donc l'histoire de ce personnage contradictoire, divisé entre ses idéaux et son ambition, qu'a tracée le dramaturge français Michel Vinaver dans la pièce *King*, qui prendra l'affiche à l'Espace Go dans une mise en scène signée par Alice Ronfard, du 21 septembre au 23 octobre prochain.

Trois personnages, représentant respectivement King jeune (Norman Helms), King mûr (Pierre Lebeau) et King âgé (Pierre Chagnon), s'y renverront la réplique, incarnant tour à tour le personnage idéaliste de King dans sa jeunesse, le King Gillette reconnu du monde entier et au sommet de sa gloire, et l'homme en déclin, brisé par le krach économique de 1929 et qui ne s'en remettra pas.

De temps à autre, les personnages parlent à l'unisson, représentant alors enfin l'utopie, les contradictions réconciliées d'un homme divisé entre deux systèmes, deux idéologies.

«Et pour éliminer la pauvreté ainsi que sa fille le crime, il faut instaurer l'égalité matérielle. Chacun selon son besoin, ni plus ni moins», dit le trio. Tout là-bas sera beau.

Une ville idéale

Qui donc eût cru que l'inventeur des lames, ce produit trivial et bon marché, l'illustre King Gillette rêvait ainsi de beauté gratuite, de partage du bonheur et des richesses?

«Ce qui m'a le plus intéressé, c'est que King est emblématique de ce qu'a été la naissance du capitalisme moderne», reconnaît Vinaver en entrevue. Et c'est à ce capitalisme déjà porteur de chômage, de prostitution et de crime que King Gillette cherchait des solutions. L'homme avait détaillé son utopie jusque dans les édifices de la ville idéale où irait vivre le monde entier, dans trois livres signés respectivement en 1889, en 1910 et en 1930. Cette ville mondiale, sise près des chutes du Niagara, aurait accueilli 60 millions d'individus, aurait fonctionné sans argent. On y aurait tenu les activités de la United Company, une vaste entreprise détenant le monopole de la production dans le monde. Des tours y auraient été aménagées pour qu'on y fasse la cuisine en communauté, d'autres pour le partage des connaissances et les loisirs. Une sorte de *Meilleur des mondes* à saveur marxiste, faisant l'économie de la lutte des classes et des affrontements sanglants. Gillette croyait en effet, poursuit Vinaver, qu'on pouvait convaincre les patrons d'entreprise d'adhérer à son utopie et avait même approché Henry Ford à ce sujet.

«Gillette est allé jusqu'à émettre un milliard d'actions de cette compagnie, à un dollar chacune, pour que ce soit le peuple qui soit actionnaire», raconte Vinaver. Mais il n'est pas allé jusqu'à faire le marketing de ces actions.

Or, les lames de rasoir jetables Gillette sont pour beaucoup le symbole même de l'empire capitaliste et de la société de consommation fabriquant des exclus. Et parallèlement à son discours qui condamne la publicité parce qu'elle est mensongère et coûteuse, Gillette, en tant que chef d'entreprise, a inauguré la commandite des événements sportifs. Et c'est aussi ce capitalisme qu'il pratique dans les faits qui fera sa perte à la fin de sa vie.

L'auteur dit avoir été subjugué par la dimension historique de l'épopée.

Une affaire de famille

Il faut dire que Vinaver, auteur de théâtre social, minimaliste et réaliste, a ses entrées dans le monde des lames de rasoir. En même temps qu'il menait une carrière de dramaturge renommé en France, Michel Vinaver a été lui-même p.-d.g. d'entreprises Gillette en Italie, en France et en Belgique. Il portait alors simultanément un nom de plume, Michel Vinaver, et un nom d'affaires, Grimberg.

«Quand j'ai découvert la dualité de l'existence et de la pensée du personnage [de Gillette], j'ai eu une grande sympathie pour lui», raconte M. Vinaver.

Le dramaturge dit avoir été très inspiré par une anecdote dans la vie du grand King. Alors qu'il avait 34 ans et qu'il était voyageur de commerce, celui-ci s'était rendu à Philadelphie. La ville entière était immobilisée par une

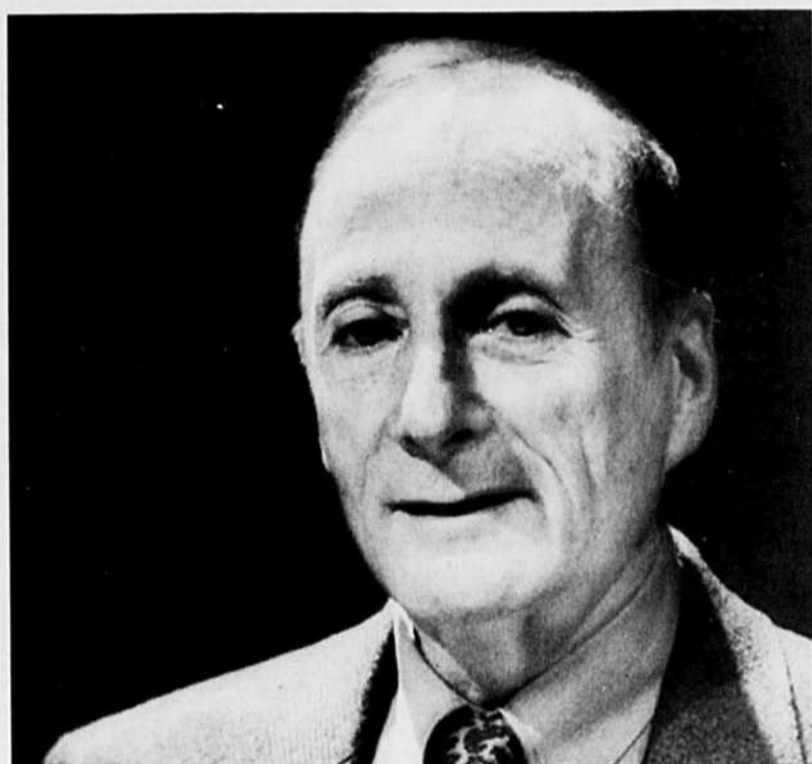
tempête. Et de sa chambre d'hôtel, King Gillette observait les camions de fruits et légumes, de compagnies compétitrices, qui bloquaient les avenues parce qu'ils se dirigeaient vers des destinations opposées. La concurrence, en avait-il conclu, est la source de tous les maux de l'humanité.

«Et j'ai vu de mes yeux vu, écrit Vinaver dans la pièce, où va le monde, entraîné vers l'abîme par la concurrence en son lieu et place.»

Écrite l'an dernier, la pièce a été montée pour la première fois à Paris en janvier dernier, où elle a connu un franc succès, en cette fin de siècle propice aux réflexions.

KING

De Michel Vinaver. Mise en scène d'Alice Ronfard. Avec Norman Helms, Pierre Lebeau et Pierre Chagnon. À l'Espace Go. Du 21 septembre au 23 octobre



Le dramaturge français Michel Vinaver

ERIC DIDYM

Le Mois de la photo

Chômeur à Montréal



PELLE KRONSTEDT

Nos lecteurs fidèles l'ont appris la semaine dernière dans ces mêmes pages: au cours des dernières années, le photographe suédois Pelle Kronstedt a fait du chômage son thème de prédilection. Il a arpenté une douzaine de pays européens pour tenter de mieux comprendre, à travers l'individu, ce que cache l'expression «chômeur type». A l'occasion du Mois de la photo, il a fait de Montréal une étape de son itinéraire artistique. Retrouvons-le cette semaine, pour le deuxième de trois collages photographiques, résultat d'un intense travail de prises de vue, effectué à notre demande.

Le sujet, Montréalais, mâle, jeune et prestataire de l'assurance-emploi, loin de se laisser abattre par son statut, en profite pour approfondir ses principaux champs d'intérêt, dont ses relations avec autrui.

Quand on est sans emploi, la communication devient souvent une nécessité, un besoin pour certains. Pour notre sujet, c'est plutôt un plaisir. Celui de l'échange et de la découverte, auquel notre chômeur montréalais s'adonne avec joie. Il aime communiquer, aller à la rencontre de l'autre, et ce contact avec la vie est un enrichissement. Les amis et les copains sont importants, et le statut de chômeur n'entrave en rien les relations qu'il cultive avec beaucoup de soins. Revoir des gens avec lesquels il a déjà travaillé, ceux qui lui sont précieux. Retrouver des visages familiers, des êtres aimés, préserver le sens de la fête... Par ailleurs, la générosité reste au cœur de son existence.

L'apprentissage du langage des sourds et muets renvoie à une autre réalité. Bateau, patron, idées: autant de signes éloquentes, ici photographiés, qui offrent une autre façon d'apprivoiser la vie et d'en approfondir la compréhension.

Rendez-vous samedi prochain dans ces pages pour la suite de l'histoire.

Du 7 au 25 septembre 1999

Le Groupe AUDUBON présente

Brèves de comptoir

Picollage de textes d'après l'œuvre de Jean-Marie Gourio

Mise en scène : Jean-Stéphane Roy

Chorégraphe : Louise Lussier

Concepteurs : Nadia Bellefeuille, Steeve Gagné, Stéphane Girouard, Martin Labrecque, Martin St-Gelais, Brigitte Turbide

avec : Patrick Brosseau, Patrice Dubois, Alexandre Gagné, Claude Gagnon, Marlka Lhoumeau, Annie Saint-Pierre

MONUMENT NATIONAL, THÉÂTRE DU MAURIER
1182, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
MÉTRO SAINT-LAURENT OU PLACE D'ARMES
BILLETTERIE : 871-2224 • RÉSEAU ADMISSION : 790-1245 / 1 800 361-4595

Pygmalion

DU 28 SEPTEMBRE AU 23 OCTOBRE 1999

Traduction: Antonine Maillet. Mise en scène: Françoise Faucher.

Avec Guy Nadon, Isabelle Blais, Monique Lepage, Raymond Legault, François Tassé, Perrette Souplex, Gabrielle Mathieu, Marie-José Normand, Jacques Baril, Jean-Marie Moncelet, Marcel Girard, Danielle Leduc et Louise Caron.

Assistance à la mise en scène: Sue Turmel. Concepteurs: Catherine Granche, François Barbeau, Michel Beaulieu, Catherine Gadouas, Lucie Langlois.

(514) 844-1793 www.rideauvert.qc.ca 4664, rue Saint-Denis - Métro Laurier
Service de garderie le samedi et le dimanche en matinée sur réservation seulement.

théâtre du rideau vert

pour fêter ses 40 ans, *scd* vous offre un

"RETOUR AUX SOUCHES"

redécouvrez ses classiques en trois spectacles différents!

12 au 16 oct.
LES OEUFS LIMPIDES
+ LE SERVICE ESSENTIEL + L'ALTESSE DE L'AIR
+ LE COSTAUMAUTE et PLUS...

9 au 13 nov.
LA PLAINTÉ AQUATIQUE
+ FAUT FAIRE L'ENFANT + MÉDICAMENT PARLANT
+ LE SOLIDE À TERRE et PLUS...

16 au 20 nov.
LE FIER MONDE
+ LES EMBARRASSANS-ABRI + PÔVRES PETITES COULEURS
+ L'ODIEUX VISUEL et PLUS

Radio-Canada Télévision

MONUMENT NATIONAL
1182, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
MÉTRO SAINT-LAURENT OU PLACE D'ARMES

Forfait 3 spectacles disponible
RÉSERVATIONS & FORFAITS : 514-871-2224
ou chez ADMISSION : 514-740-1245 • 1-800-361-4545

LES ARTS

EXPOSITIONS

Le musée des musées

Comment, tout à la fois, les musées construisent leurs histoires et masquent les traces de cette construction

LA CAMÉRA DANS L'OMBRE
Au Musée d'art de Joliette
jusqu'en janvier 2000

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

C'est tellement une bonne idée qu'on se demande pourquoi diable personne n'y a pensé avant. Le Musée d'art de Joliette a inauguré la semaine dernière une exposition intitulée *La caméra dans l'ombre* réunissant des photographies provenant des archives des plus grands musées d'Europe et d'Amérique du Nord. Mais pas n'importe quelles photos, en tout cas pas des œuvres d'art produites par les grands maîtres de l'objectif. Les documents à l'honneur ont été commandés par les musées eux-mêmes, pour eux-mêmes et sur eux-mêmes. L'idée, la très bonne idée, derrière ce travail... muséologique est donc de mettre en lumière la manière dont ces lieux de mémoire conservent leurs propres traces mémorielles, comment, tout à la fois, ils construisent leurs histoires et masquent les traces de cette construction.

Multiplier les interrogations

L'étrange photo accompagnant ce texte est donc tirée de ce corpus de millions et de millions d'œuvres — à lui seul, le Metropolitan Museum de New York compte 750 000 négatifs sur ce sujet du musée dans le musée. On y voit l'artiste Frederick Blaschke apporter des retouches à

un mannequin de cire représentant un lointain ancêtre du néolithique en train de rendre un culte au soleil. La prise a été réalisée par le photographe Charles Carpenter, en 1930. Elle était enfouie dans les archives du Field Museum of Natural History, de Chicago.

Le Musée de Joliette en dévoile quelques dizaines du même genre, toutes susceptibles de multiplier les interrogations, d'empiler les strates de lectures et les mises en abyme: l'œuvre dans l'œuvre; la conservation de la conservation; l'exposition dans l'exposition; les musées dans le musée... *La caméra dans l'ombre* est la poupée gigogne de la muséologie.

Une photo montre une «galerie ethnographique» du British Museum autour de 1905. Un fouillis organisé, classifié, où les artéfacts précolombiens côtoient des masques africains, des armes «barbares». Une autre encore, tirée au Victoria and Albert Museum, révèle des fragments architecturaux antiques avec, dans le cliché, une photo de leur site original. Les musées occidentaux ont longtemps (toujours?) été des machines à piller, et cette pratique douteuse s'expose ici froidement.

Les musées eux-mêmes ont été massacrés, comme le montrent plusieurs photos du temps de la Deuxième Guerre mondiale. On peut voir des ouvriers en train de déplacer des trésors pour les mettre à l'abri. *La Victoire de Samothrace* semble pendue à des chaînes sous le regard impassible d'une statue de divinité égyptienne. Deux clichés montrent les dommages importants causés par les bombardements des



L'artiste Frederick Blaschke apporte des retouches à un mannequin de cire représentant un lointain ancêtre du néolithique en train de rendre un culte au soleil. La prise a été réalisée par le photographe Charles Carpenter, en 1930.

deux camps, soit au British Museum (en 1941), soit au Deutsche Museum (1944). Quelques années auparavant, en 1937, le même établissement apparaît le jour de l'inauguration d'une «grande exposition politique» consacrée au «juif éternel». Des dizaines de nazis en uniforme se pressent aux portes...

Plusieurs œuvres sont consacrées aux «fonctions muséales», la conservation, l'étude et la présentation des œuvres. Sur une photo américaine de 1914, trois jeunes aveugles découvrent à tâtons un hippopotame empaillé. Ailleurs, ce sont de bonnes bourgeoises de Chicago qui dînent dans les jardins d'un musée. Plusieurs œuvres sont carrément consa-

crées à des photographes en train de photographier. Michael Snow lui-même apprécierait.

L'idéateur de la bonne idée

Tout cela est offert grâce au travail de Vid Ingelevics, artiste, professeur et conservateur ontarien qui a donc eu la bonne idée de ce musée des musées, en images. Ingelevics a déjà organisé quelques expos, dont une sur la photographie dans les pays baltes. Il a passé six années à rechercher les documents que l'on retrouve dans *La caméra dans l'ombre*.

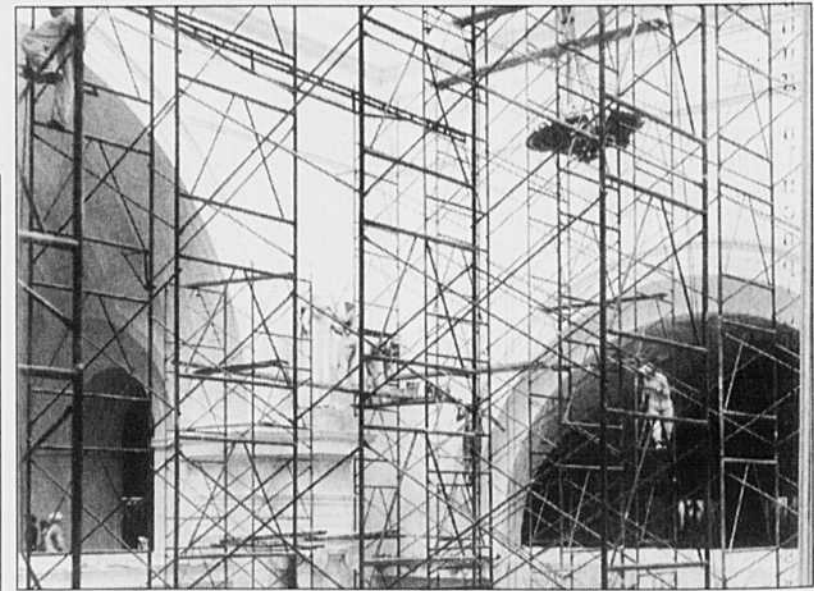
Le projet a germé au tournant de la décennie, alors qu'il voulait visiter le Musée d'histoire naturelle du Jardin des plantes, à Paris. Il tenait

particulièrement à voir le bel édifice et sa grande verrière. Le gardien lui a expliqué que l'institution était fermée pour rénovation depuis les années 60 — elle a finalement rouvert il y a quelques années — mais lui a suggéré d'aller voir des photos du musée dans ses archives. Il y a notamment découvert une photo de la salle d'anatomie comparée, au tournant du siècle, où une figure humaine trône devant des dizaines

de squelettes d'animaux. La bête humaine triomphante. La théorie darwinienne en trois dimensions. Mais aussi des habitudes de conservation et d'exposition encyclopédiques et tout de même un peu néandertaliennes.

«J'étais abasourdi par la puissance d'évocation des images enfouies dans ces archives, résume le commissaire

VOIR PAGE B 5: MUSÉES



Men at work scaffolding in the Stanley Field Hall during cleaning and painting, Chicago, 1953. Photographe non identifié

Production du Groupe de la Veillée
7 au 25 septembre 1999

6 dernières représentations

LES DÉMONS

d'après Dostoïevski

Adaptation et mise en scène de Téo Spsychalski

LES DÉMONS, sur la photo Stéphane Cheynis, Carmen Jolin et Marie-Claude Langlois.

TOC! TOC! TOC!

Le théâtre

Pour l'horaire complet, consultez

LE DEVOIR

L'agenda

«Intense et fort, le spectacle nous invite à un formidable voyage au cœur de la conscience et de l'âme. On a l'impression que les personnages sont créés à mesure par le texte. Philosophie et émotion s'épousent. [...] La pièce est menée avec cette qualité d'improvisation, de spontanéité qui réussit à évoquer la vie sans l'imiter.»
Solange Lévesque, Le Devoir

«Cette pièce-ci, cette adaptation a vraiment quelque chose de très très prenant. Tous les acteurs, d'abord, ils sont tous bons [...]. C'est assez fascinant comme jeu d'acteurs, comme mise en scène, comme adaptation.»
Marie-Christine Blais, Montréal-Express/SRC

«L'art théâtral avec un grand A. En quête de l'ultime note de jeu, ces acteurs vivent leurs personnages au temps présent en faisant abstraction de toute autre réalité. Ils font collectivement preuve d'une parfaite cohésion [...]. En terme de jeu, il est impossible d'aller plus loin.»
Raymond Bernatchez, La Presse

Avec François Grisé, Patrice Savard, Stéphane Séguin, Gérald Gagnon, Sonia Auger-Guimont, Carmen Jolin, Marie-Claude Langlois, Marina Lapina, Gabriel Arcand, Claude Lemieux, Stéphane Cheynis, Stanislav Kholmogorov et Daniel Desputeau

Concepteurs : Lise Rouillard, Gilles-François Therrien, Manon Choinière

appuyé par
ESPACE LA VEILLÉE

THÉÂTRE PROSPERO

Téo Spsychalski - directeur général

1371, rue Ontario Est (entre les rues Panet et Plessis)
Réservations : 526-6582. Admission : 790-1245.
Représentations : mardi au samedi 20h.
www.laveillee.qc.ca

Tit-Cog

de Gratien Gélinas

Mise en scène Michel Monty

Avec France Arbour, Michel Daigle, Pierre Dallaire, Ellen David, Muriel Dutil, David Francis, Stéphane Gagnon, Dominique Leduc, Brigitte Poupart et Claude Prigent

Scénographie Olivier Landreville • Costumes Linda Brunelle
Musique et bande sonore Jean-François Pedno
Éclairages Martin Labrecque • Accessoires Patricia Ruel
Chorégraphie Danielle Hotte • Maquillage et coiffure Florence Cornet
Assistance à la mise en scène et régie Alexandre Brunet

Du 29 septembre au 23 octobre
Jeudis et vendredis à 20 h; samedis à 16 h

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

4353, rue Sainte-Catherine Est
Papineau ou Viau, autobus 34
Pie IX, autobus 139

Billetterie 514 253-8974

514 790 1245
1 800 361 4595
ADMISSION.COM

LES ARTS

Vidéo et art électronique

Un espace de liberté

Une soixantaine de bandes vidéo qui, toutes réunies, illustrent la diversité des voies empruntées par ceux qui font aujourd'hui de l'art vidéo



AMERICAN MUSEUM OF NATURAL HISTORY
Construction of Diplodocus forelimb, The American Museum of Natural History New York. Photographé vers 1916 par A. E. Anderson.

MUSÉES

«Dès que le musée admet sa propre historicité, il est menacé»

SUITE DE LA PAGE B 4

de Toronto, interviewé par téléphone plus tôt cette semaine. Je suis fasciné par notre rapport au passé, et les musées offrent un excellent terrain d'étude de ce rapport. Il croit aussi que le monde muséal n'a jamais vraiment voulu mettre en lumière cette relation ambiguë au passé, ce qui peut en même temps expliquer l'absence d'intérêt porté à ces archives photographiques jusqu'ici. Le titre original de l'exposition (*Camera Obscured*) met d'ailleurs davantage l'accent sur ce travers. «Dès que le musée admet sa propre historicité, il est menacé», ajoute Ingelevics. Parce que alors la relativité de la vérité devient évidente. À la limite, l'autorité et la valeur de cette institution peuvent être débattues.»

Justement, une photo de l'exposition montre un panneau signalétique, conçu par l'architecte Mies van der Rohe pour l'Art Institute of Chicago, qui laisse découvrir plusieurs mains reproduites par différents artistes, à différentes époques. «How real is realism?» demande le texte du panneau, qui pourrait être l'emblème esthétique et épistémologique de *La Caméra dans l'ombre*.

Les épistémologues, les historiens de l'art, les muséologues, bien évidemment, trouveront donc là une bonne et belle matière à se mettre sous le cou. Mais le public ne devrait pas être en reste. Ne serait-ce qu'en raison de la qualité esthétique et documentaire des documents exposés. Les photographes des musées travaillaient avec les grands maîtres, souvent avec des négatifs de grands formats.

Vid Ingelevics précise bien qu'on ne voit que la fine pointe de l'iceberg. Les institutions muséales ont commencé à utiliser la photographie comme outil de travail dès les années 1850. Le British Museum a employé son premier photographe en 1853, quatorze ans après l'invention de Daguerre. Il s'agissait de Roger Fenton (1819-1890), qui est ensuite devenu célèbre pour son travail de terrain pendant la guerre de Crimée. Quelques-uns de ses clichés institutionnels se retrouvent dans *La Caméra dans l'ombre*. Les autres documents, pour la plupart inédits, ont été produits pendant environ un siècle, jusqu'au début des années 60.

«Au fur et à mesure de mes recherches, je découvrais des œuvres de très grande qualité, qui révèlent par exemple des détails intéressants sur les œuvres photographées», dit encore Ingelevics. La composition est souvent étonnante, les épreuves souvent époustouflantes. Ces images peuvent donc aussi être examinées comme des œuvres. Il cite alors le philosophe Barthes qui affirmait que chaque photo est un univers en soi.

Vid Ingelevics n'est pas le seul artiste fasciné par la question des archives muséales photographiques. Il y a deux ans, le Musée du Québec présentait une grande installation de la Montréalaise Dominique Blain sur un thème proche. Cette tendance semble dans la logique des choses de ce monde. Les artistes contemporains sont de plus en plus fascinés par les créations autoréférentielles. La tradition moderniste a instauré un goût affirmé pour la mise en questionnement des institutions de l'art. Marcel Duchamp, ça vous dit quelque chose?

Le Musée d'art de Joliette a l'habitude des bons coups en photographie. C'est là qu'on a récemment pu voir la série des couvents de Clara Gutsch, une expo encensée par les meilleurs critiques canadiens, maintenant à l'affiche de la Gallery TPW à Toronto. Cette première expo consacrée à la constitution des archives muséales publiques est produite par la Photographers Gallery de Londres et sa circulation canadienne est organisée par le Toronto Photographers Workshop. Elle a déjà été présentée à Toronto (1998), à Vancouver et à Halifax (plus tôt cette année). Après Joliette, où elle s'installe jusqu'en janvier, elle ira à Winnipeg, vers la fin de l'année prochaine.

Le monde nous est donné à voir. Et c'est gratuit. Du 20 au 27 septembre, Champ libre présente la quatrième Manifestation internationale vidéo et art électronique. Des regards neufs sur un monde qui se pense aujourd'hui en images. Nulle obligation, ici, de se dépêcher d'analyser et de juger. Voir, sentir, découvrir suffit. C'est sous le thème «La traversée médiatique» que Champ libre nous convie cette année à voir les plus récentes productions en art vidéo, mais aussi à redécouvrir le cinéma expérimental. Enfin, les supports, tant célébrés ces dernières années, redeviennent ce qu'ils ont toujours été: des lieux de dépôt, mais aussi des lieux de passage que les images peuvent emprunter.

JULIE BOUCHARD

Depuis ses débuts, en 1991, Champ libre a fait de la recherche de possibilités nouvelles une constante. Ainsi, toutes les biennales présentées jusqu'ici se sont tenues dans des endroits différents, explorant chaque fois de nouveaux modes de présentation, de nouvelles façons de s'insérer dans le monde, de se mettre en accord avec lui. C'est dans le Locoshop Angus que Champ libre convie le public cette année. Cette ancienne usine, à l'origine du quartier Rosemont-Petite Patrie, est aujourd'hui en processus de reconversion. Ces lieux où passé et présent se conjuguent furent jugés idéaux par les organisateurs de l'événement pour accueillir les œuvres d'une nouvelle génération, née après la Révolution tranquille ou en même temps que l'ordinateur, mais qui cherche parfois dans les traces laissées par le passé les signes d'une nouvelle identité.

Tout voir

Aux curieux, la biennale ne laissera pas de repos. D'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre, les événements se succèdent, les raisons de se rendre au Locoshop s'accumulent. Jetons d'abord un coup d'œil sur la programmation vidéo. John Zeppetelli, lui-même vidéaste reconnu et commissaire pour l'occasion, a retenu plus d'une soixantaine de bandes vidéo qui, toutes réunies, illustrent la diversité des voies empruntées par ceux qui font aujourd'hui de l'art vidéo. Diversité des démarches artistiques, mais aussi hétérogénéité des contenus: de l'œuvre narrative à l'innovation technologique en passant par le documentaire, c'est la diversité des possibles qui est présentée. Retenons la présence d'Alain Pelletier, vidéaste québécois habitué de Champ libre, qui avait d'ailleurs soulevé l'admiration en 1995 avec *Faust médusé*. Il présente cette année *Die Dyer*, œuvre récente où l'innovation technique sert merveilleusement les propos. Trois personnages s'agitent dans un espace clos et voient leurs contours se faire et se défaire, se resserrer parfois sur



SOURCE CHAMP LIBRE

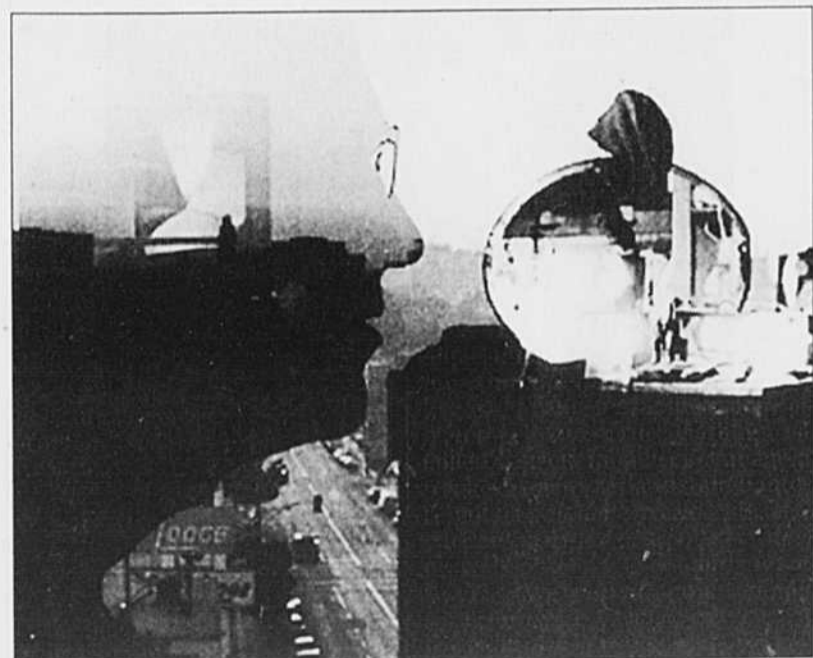
Sonic Intel d'Akistugu Maebayahi

eux pour se détendre aussitôt dans un ensemble flou. Comme si leur existence ne cessait de se jouer entre l'un et l'ensemble, entre l'individu et le groupe. Attendu également, Richard Billingham, photographe britannique dont le travail est par ailleurs présenté dans le cadre du Mois de la photo. Billingham a tourné l'objectif de sa caméra vers ses parents et son frère. Il en a tiré 55 photos (*Flash into the Face of Mom & Dad*) et une bande vidéo, sa toute première, *Fishtank*, qui nous est présentée ici. La réalité, même laide, vaut-elle la peine d'être montrée? Oui, ou du

moins c'est le pari de Billingham, qui (acte de courage?), plutôt que de travestir la réalité, la montre crûment, telle qu'elle est, avec ses laideurs et ses espoirs. Attendu également avec impatience: *Left*, de l'Israélien Udi Aloni, qui a rencontré des dirigeants des camps arabes et juifs dans le but de circonscrire le discours à élaborer pour rendre Israël à ses citoyens, quels qu'ils soient. Seule bande présentée qui tient un discours résolument politique. *Left* vient d'un pays où l'équilibre est

souvent une question de vie ou de mort. Toutes aussi attendues sont les réalisations de la Québécoise Manon Labrecque, qui présente *Hara Kiri*, œuvre primée aux derniers Rendez-Vous du cinéma québécois, et de la Canadienne Christine Stewart, qui se demande, dans *Phone Book*, comment le nom, perdu dans un bottin ou enfoui sous un autre nom, peut encore être l'indice d'une identité. D'une grande beauté formelle. A surveiller également: le collectif Perte de signal, qui profitera de l'événement pour lancer *Zone d'urgences*, un regroupement de bandes vidéo réalisées par de

Diversité des démarches artistiques, mais aussi hétérogénéité des contenus



SOURCE CHAMP LIBRE

Water and Power 2, de Pat O'Neil



SOURCE CHAMP LIBRE

Vava Dudu

La danse

Pour l'horaire complet, consultez

LE DEVOIR

L'agenda

«Il s'agit d'une œuvre bouleversante, la plus achevée de Paula de Vasconcelos.»
Solange Lévesque. Le Devoir

«Un spectacle caressant et sauvage, sensuel, suggestif, ironique et un soupçon inquiet...»
Jean Saint-Hilaire. Le Soleil

«This is Paula de Vasconcelos's most sophisticated work to date. A mesmerizing, enigmatic ritual...»
Pat Donnelly. The Gazette

LES BACCHANTES

USINE © du 16 septembre au 2 octobre/matinée le samedi 2 octobre/billetterie: 521 4493

Mise en scène et chorégraphie Paula de Vasconcelos. Musique Bertrand Chénier. Costumes Louis Hudon. Lumières Marc Parent. Avec Jadson Caldeira, Estelle Clareton, Heather Mah, Mathilde Moynard, Luc Queltette, Marcel Pomeroy, Sarah Stoker, Paul-Antoine Taillefer. CODIFFUSEUR USINE

PIGEONS international

LES ARTS

L'inutile autel de la rage

EARTH

Réalisation et scénario: Deepa Mehta, d'après le roman de Bapsi Sidhwa's *Cracking India*. Avec Aamir Khan, Nandita Das, Rahul Khanna, Maia Sethna, Kitu Gidwani. Image: Giles Nuttgens. Musique: A.R. Rahman.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

En ces temps troublés, alors que les haines fanatiques ont ensanglanté tour à tour plusieurs régions du monde, des Balkans aux Grands Lacs africains jusqu'au Timor oriental, *Earth*, en réveillant les luttes qui ont conduit à la partition de l'Inde et du Pakistan, lance un son de cloche contemporain. Que musulmans, hindous et sikhs, au départ amis, se soient mis à s'entre-tuer gaillardement en 1947 n'a rien pour étonner personne. La barbarie humaine éclate à pleins journaux télévisés, hier évoque aujourd'hui.

Le principal intérêt du film consiste quand même à rappeler à quel point les Britanniques, à l'heure où ils ont abandonné leur colonie des Indes en divisant le pays en deux frontières religieuses, ont créé un bain de sang. Musulmans fuyant vers le Pakistan, hindous et sikhs partant en file dans l'autre sens pour atteindre les limites actuelles de l'Inde; les deux flots humains se croiseront le couteau à la

main et un million de morts en firent les frais. L'indépendance tant désirée par la population dégénérait en pur cauchemar.

Deepa Mehta, une cinéaste canadienne d'origine indienne, donne avec *Earth* une suite à son film *Fire*. Celui-ci avait fait grand bruit en 1996, parcourant un tas de festivals. Il racontait la vie d'une famille de New Delhi carburant à l'oppression des femmes sans parvenir à émerger des ornières démagogiques où il s'enlisait, et on s'étonnait du succès remporté sur sa route.

Avec *Earth*, Deepa Mehta se heurte aux mêmes écueils, et le propos politique prend le pas sur les préoccupations cinématographiques. Au delà de son intérêt historique, ce film académique et plutôt mal joué, misant sur des jeux d'éclairage vite éculés, déçoit à son tour.

La cinéaste veut démontrer, échoue à suggérer et, en mettant en scène un petit groupe d'hommes aimantés par le charme de Ayah (Nandita Das), une jeune et belle domestique hindoue dans une famille parsee, cède à la solution de facilité. Bien entendu, musulmans, sikhs et hindous feront partie du cercle d'hommes fous d'ayah, et à l'heure de la partition se regarderont comme chiens de fusil. Comme mise en situation, on a connu plus subtil.

Prévisible, le film le sera de bout en bout avec une construction dramatique en crescendo, basée sur le profil du prétendant éconduit qui, après le massacre des siens, se transforme en animal enragé et sacrifie rival et dulcinée sur l'autel de sa rage.

Le film est perçu à travers le regard d'une enfant de huit ans, Lenny, dont Ayah est la gouvernante, mais la petite interprète, Maia Sethna, platement dirigée, ne possède ni le regard ni la densité d'un catalyseur et sa juvénile présence n'apporte rien au récit. Nandita Das n'est que belle et aucun feu intérieur ne la consume. C'est chez le marchand de glace blessé dans son amour (Aamir Khan) que l'étincelle jaillira quelque peu. Son personnage à deux temps possède seul une certaine complexité. Sinon, chaque figure est comme une image floue dans un tableau d'ensemble dépourvu d'une vraie couleur.

Tout baigne dans un propos politique à assener: l'homme n'est pas bon et les guerres de religion réveillent en lui la bête. Vrai, mais *Earth* n'aura rien ajouté à ce tragique constat, impuissant à insuffler une émotion véritable à une trame romanesque et meurtrière sans originalité véritable.



SOURCE BHEIVJERO

Ayah, la jeune et belle domestique hindoue.

Pour la suite du Nord

AVANT LE JOUR

Réalisation et scénario: Lucie Lambert. Image: Serge Giguère. Montage: René Roberge. Musique: Yves Desrosiers. Québec, 1999, 93 minutes. Complexe Ex-Centris

ANDRÉ LAVOIE

Pierre Perrault s'est souvent plaint de ne pas voir émerger une relève de documentaristes à son image et à sa ressemblance. S'il était encore de ce monde, il consacrerait sans aucun doute Lucie Lambert comme sa «fille spirituelle». En la cinéaste, il reconnaîtrait un même désir de filmer un Québec hors de la fébrilité du temps présent, s'attardant sur des «personnages» banals en apparence mais dont la parole, qui ne coule pas toujours de source, en dit long sur un pays en devenir, toujours en questionnement.

De plus, malgré toutes les difficultés que le fait d'y répondre puisse comporter, Lambert a également senti l'appel du Nord, accomplissant de nouveau, après *Paysage sous les paupières*, un second retour aux sources. Originaire de la Côte-Nord, elle promène sa caméra un peu plus loin, dans la Basse-Côte-Nord, aux limites du territoire, dans de petits villages pratiquement inaccessibles — seulement par bateau ou par avion —, comme Tête-à-la-Baleine ou Lourdes-de-Blanc-Sablon.

Avant le jour apparaît véritablement comme un objet singulier dans la mouvance actuelle du documentaire, les réalisateurs préférant le confort de la ville, Montréal pour ne pas la nommer, et cédant le plus souvent aux diktats du reportage ou fisonnent les têtes parlantes. Lambert opte pour un parti pris inverse, préférant regarder, écouter et laisser vivre Florence, Simonne, Mireille, Gédéon et les autres, des femmes et des hommes simples, en totale symbiose avec ce paysage désertique où l'on pourrait se perdre à l'infini.

Une grandeur humaine

Lambert ne s'en cache pas: elle est à la fois fascinée par l'immensité du territoire mais aussi préoccupée par les angoisses de ceux qui l'habitent. *Avant le jour* est le témoin des inquiétudes profondes des gens de cette région qui voient la population diminuer, les enfants se faire moins nombreux et souvent quitter la maison pour ne plus jamais y revenir, ou seulement en passant. Mais le film ne met jamais cette interrogation à l'avant-plan; elle traverse tout le film sans pour autant se faire insistante, la cinéaste voulant aussi montrer la grandeur et la simplicité de ces mères



SOURCE CINEMA LIBRE

Lucie Lambert a senti l'appel du Nord, accomplissant de nouveau, après *Paysage sous les paupières*, un second retour aux sources. Originaire de la Côte-Nord, elle promène sa caméra un peu plus loin, dans la Basse-Côte-Nord, aux limites du territoire, dans de petits villages pratiquement inaccessibles

de famille toujours soucieuses de leur marmaille, de ces pêcheurs anxieux devant la rareté du poisson et de ces jeunes chômeurs qui se consolent grâce à la présence rassurante de voisines chaleureuses.

À la caméra, Serge Giguère propose, avec le talent qu'on lui connaît, des images remarquables d'un coin de pays qui ne correspond en rien au cliché de la carte postale à l'image fausement exotique. Il y insuffle une véritable poésie, habilement appuyé par la musique d'Yves Desrosiers qui,

avec une simple guitare, nous envoie avec la même redoutable efficacité que Ry Cooder dans *Paris, Texas* de Wim Wenders.

Bien difficile de dire si la cinéaste, elle, croit poursuivre cette exploration du territoire à la manière de Perrault. La comparaison demeure sans doute un peu lourde à porter, mais il faut bien admettre que, tout comme le chantre du cinéma direct, Lucie Lambert ne fait pas toujours preuve d'une grande limpidité, refusant de donner toutes les clés pour saisir avec clarté

les liens qui unissent ceux que l'on voit à l'écran, étirant inutilement quelques scènes qui auraient gagné à être resserrées.

Même dans ses imperfections et ses longueurs, le film de Lucie Lambert pose un regard critique sans être alarmiste sur un coin de pays beaucoup plus à l'image du Québec que l'on pourrait le croire: de moins en moins peuplé et de plus en plus perplexe face à l'avenir, mais toujours animé d'un esprit communautaire qui ne s'est pas complètement perdu.

GAGNANT - FFM '99
PRIX DE LA MISE EN SCÈNE

« Thriller psychologique rempli d'audace et de trouvailles... Louis Bélanger surgit avec une vision et une écriture dynamiques, des idées originales. »
Odile Tremblay - Le Devoir

« La plus intéressante découverte québécoise en dix ans... Superbement interprétés par Gabriel Arcand et Sylvie Moreau. »
Luc Perreault - La Presse

« J'adore ! Le film possède une originalité, une invention, une énergie... La façon dont Louis Bélanger aborde ses personnages est époustouflante ! »
Bertrand Tavernier

POST MORTEM

UN FILM DE LOUIS BÉLANGER

GABRIEL ARCAND SYLVIE MOREAU

LOURNAINE DUFOUR PRÉSENTE UN FILM DE LOUIS BÉLANGER AVEC GABRIEL ARCAND SYLVIE MOREAU HELENE LOISELLE SARAH LEGOMPT BERGERON PIERRE COLLIN ROGER LÉGER VITTORIO RUSSI GNISLAIN TASCHEREAU FRANÇOIS PAPINEAU

UN SCÉNARIO DE LOUIS BÉLANGER DIRECTION PHOTO JEAN PIERRE ST LOUIS DIRECTION ARTISTIQUE COLOMBE BABY COSTUMES SOPHIE LEFEBVRE MONTAGE GUY BÉLANGER STEVE HILL SON MARCEL GAGNONARD LOUIS COLLIN MONTAGE LOURNAINE DUFOUR UNE PRODUCTION DE COOP VIDÉO DE MONTRÉAL DISTRIBUTION ET VENTES MONDIALES FILM TONIC PRODUIT AVEC LA PARTICIPATION DE TÉLÉFILM CANADA SODEC SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES ENTREPRISES CULTURELLES - QUÉBEC

Québec 12, Canada, FFM '99, FFM '99, FFM '99

À L'AFFICHE!

13 ANS CINEPLEX ODÉON QUARTIER LATIN BOUCHERVILLE LAVAL (Galeries)

Festival de Cannes - Sélection Officielle

« UN COUP DE COEUR ! »
Odile Tremblay, Le Devoir

« ...TOUT SIMPLEMENT PASSIONNANT ! AVEC HUMOUR, LE FILM ILLUSTRE LA RELATION D'AMOUR-HAINE TISSÉE ENTRE CES DEUX ÊTRES HORS DU COMMUN... »
Gilles Marsolais - 24 Images

MON ENNEMI INTIME

Klaus Kinski

(MEIN LIEBSTER FEIND)

version originale avec sous-titres français

Un film produit et réalisé par **Werner Herzog**

DÈS LE VENDREDI 17 SEPTEMBRE !

ex-Centris 3536, boul. St-Laurent Billetterie: (514) 847-2206

— Un film de Deepa Mehta —

EARTH

Une nation déchirée par l'histoire et un peuple divisé par ses passions

GAGNANT GRAND PRIX DU PUBLIC
Festival International de Melbourne 1999

GAGNANT PRIX DE LA CRITIQUE
Festival International de Veronne 1999

GAGNANT PRIX DU PUBLIC
Festival de Film Asiatique de Deauville 1999

DAVID HAMILTON ET JHAMU SUGHAND PRÉSENTENT EARTH UN FILM DE DEEPA MEHTA D'APRÈS LE ROMAN DE BAPSI SIDHWA, ICE CANDY MAN AVEC AAMIR KHAN, NANDITA DAS, RAHUL KHANNA, MAIA SETHNA, KITU GIDWANI, GILES NUTTGENS, MONTAGE BARRY FARRELL DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE GILES NUTTGENS MONTAGE BARRY FARRELL MUSIQUE ORIGINALE A.R. RAHMAN PAROLES JAVED AKHTAR CONCEPTION VISUELLE ARADHANA SETHI ÉCRIT PAR DEEPA MEHTA PRODUCTEUR CRÉATIF DILIP MEHTA PRODUCTEURS DEEPA MEHTA ANNE MASSON PRODUCTEURS EXÉCUTIFS DAVID HAMILTON JHAMU SUGHAND RÉALISÉ PAR DEEPA MEHTA

Tiré du roman *Cracking India* disponible à www.milkweed.org

Trouffl'histoire, G, MILKWEED, DOLBY DIGITAL, CIAD, k-tur, b'elvie(r)

À L'AFFICHE!
version anglaise **CINÉMA IMPÉRIAL**
INFO-FILM: 848-0300

Tous les jours: 5:00 - 7:15 - 9:30

LES ARTS

CINÉMA

Le père de Mathieu

On s'attendait à voir le premier film hollywoodien du jeune Mathieu Kassovitz (*La Haine*), dont le processus de fabrication est en branle depuis un an déjà, et voilà que c'est son père, Peter Kassovitz, respectable artisan de 60 ans, qui le double au fil d'arrivée. *Jakob the Liar*, une comédie sur l'Holocauste mettant en vedette Robin Williams, pourrait d'ailleurs redonner à Mathieu le titre de « fils de Peter ».

MARTIN BILODEAU

Vétéran de la télévision française, pour laquelle il a réalisé plus de 30 téléfilms et séries, cinéaste dilettante (*Drôles d'oiseaux*) et écrivain occasionnel (*Les Femmes d'abord*), Peter Kassovitz est de ces hommes qu'on dit « du métier ». Pour englober tout, sans vraiment spécifier. De ce côté-ci de l'Atlantique, où il est venu dans le passé tourner des coproductions pour la télé, on connaît peu ou prou ce cinéaste d'origine hongroise qui a émigré en France en 1956.

Alors imaginez dans la Babylone du 7^e art, Hollywood, où son fils Mathieu l'a attiré sans le savoir le jour où il lui a présenté un agent américain qui a pris en main les destinées professionnelles de Peter. Et il se trouve que celui-ci avait dans ses cartons un scénario tout prêt, une adaptation, co-écrite avec Didier Decoin (*La Femme de chambre du Titanic*), du roman du Polonais Jurek Becker, *Jakob le menteur*, lequel avait déjà été porté à l'écran en Allemagne.

Le cinéaste trouve gratifiant qu'en peu de temps son fils Mathieu a réussi à se faire un nom au cinéma, alors que lui-même se bat pour monter ses propres projets

Jakob the Liar prend l'affiche vendredi prochain à Montréal, soit dix jours après son passage au Festival international du film de Toronto, où Peter Kassovitz m'a raconté qu'il caressait ce projet d'adaptation depuis une dizaine d'années, et qu'au terme d'une longue et infructueuse collaboration avec une maison de production française, il en a racheté les droits pour enfin traverser l'Atlantique: « J'ai rencontré ici des gens beaucoup plus ouverts. C'est le monde à l'envers », s'étonne encore le cinéaste, qui a fait parvenir le scénario à Robin Williams. Celui-ci a été aussitôt séduit par cette histoire d'un juif du ghetto de Varsovie qui, après qu'une rumeur l'eut erronément désigné comme l'unique possesseur d'un poste de radio à l'intérieur des murs, transmettra l'espoir à ses compagnons d'infortune en les informant de la progression présumée de l'Armée rouge.

Un regard différent

Il est juste de supposer que le succès récent de *La vie est belle*, de Roberto Benigni, a ouvert le chemin à une nouvelle approche de l'Holocauste. Une approche plus fabuliste, plus romique aussi, qui transmettrait les mêmes valeurs universelles que les drames qui ouvraient une fenêtre sur le même épisode historique. « *Le film de Benigni a ouvert un débat que je trouve très justifié. Son film est magnifique, mais je comprends les réserves qu'il a suscitées auprès de certaines gens. Je ne pense pas qu'on aura droit à cette réaction avec Jakob the Liar, parce que notre approche, qui vise à montrer un ghetto de l'intérieur, se veut très réaliste. Alors que La vie est belle est une fantaisie totale; le film n'a pas valeur de document, c'est simplement une fable très belle, qui montre l'absurdité de ce monde.* »

Imaginé, écrit et tourné avant la sortie du film de Benigni, selon Kassovitz, *Jakob the Liar* se présente, sous le couvert de la fiction, comme un témoignage réaliste et dûment documenté d'une époque marquante: « Je ne voulais pas faire un film qui ouvrirait la porte au révisionnisme », précise le cinéaste, pour qui cette démarche réveillait par ailleurs son lot de souvenirs personnels. En 1944, ses père et mère ont en effet été déportés vers les camps, tandis que l'enfant qu'il était a vécu caché dans une famille catholique — à moitié juive, précisera-t-il, mais armée de faux papiers attestant du contraire —, qui s'est occupée de lui (et d'autres) jusqu'au retour inespéré de ses parents, peu après la capitulation. En 1956, une autre page d'histoire est en train de se tourner en Hongrie; Peter Kassovitz fuit la

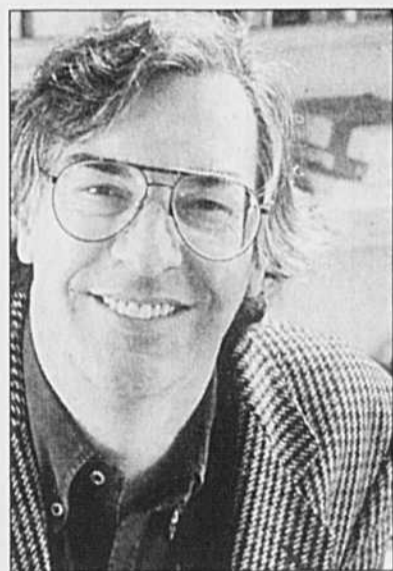
révolution et obtient l'asile politique en France.

Le pouvoir de l'humour

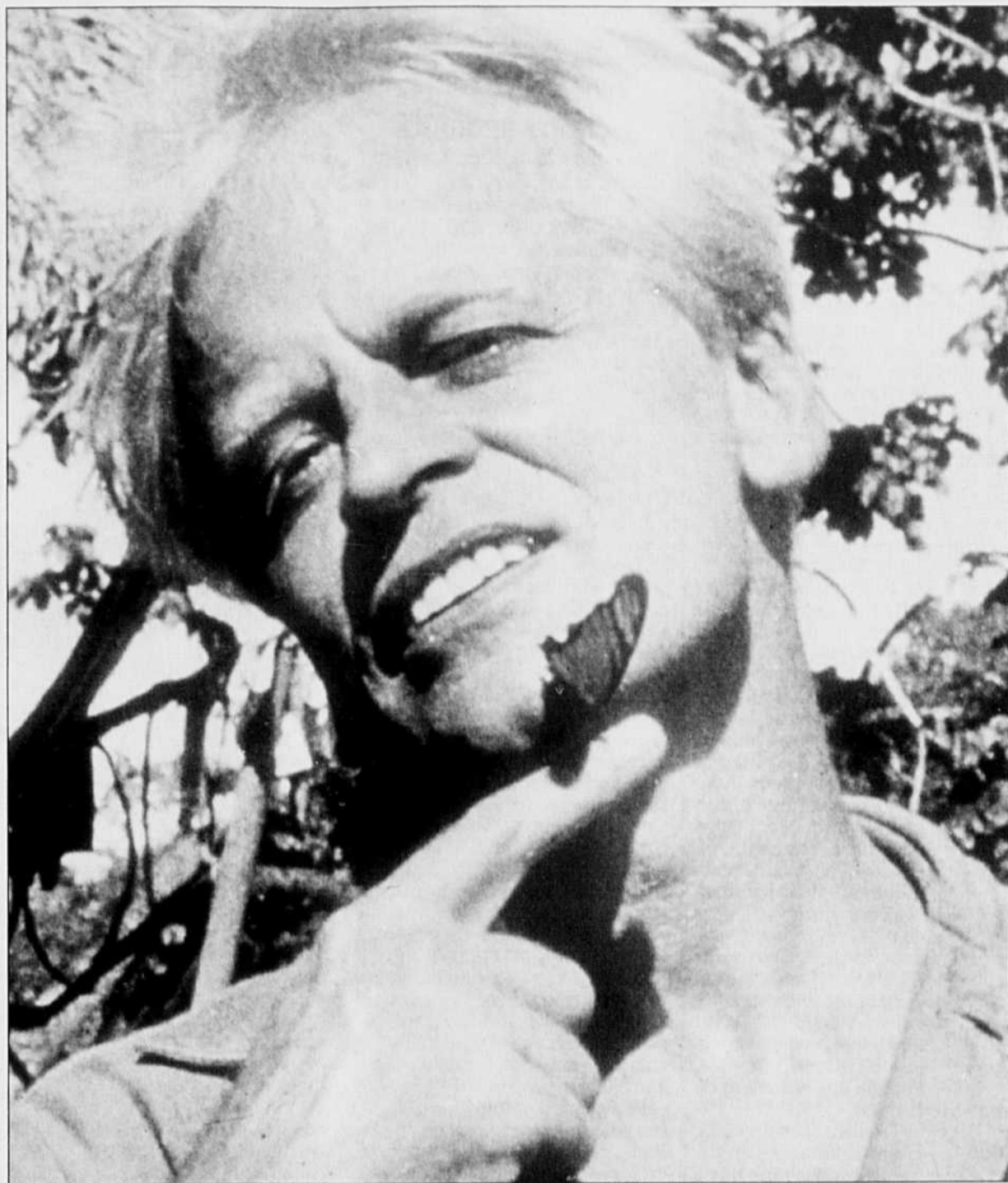
S'il se défend bien d'avoir fait un film sur son propre passé, le cinéaste fait toutefois remarquer qu'à Hollywood, c'est ce même passé, et sa culture d'Europe centrale, qui a donné le feu vert à *Jakob the Liar*. « Aux yeux des Américains, un type qui a porté l'étoile jaune, dont les parents sont allés dans les camps, a le droit de parler de l'Holocauste. Par opposition, le cinéaste du Texas qui va se lancer dans pareille aventure paraîtra suspect. Moi, on ne va pas me traiter d'antisémite. Enfin, je ne crois pas. Cela dit, les plus grands antisémites sont des juifs », lâche-t-il à la bague, témoignant à son tour de ce fameux « humour juif » qui est au cœur de *Jakob the Liar*, dans lequel toutes sortes de situations dramatiques sont décaitées par l'humour des personnages en situation de détresse permanente. « L'humour, c'est un réflexe de survie, comme une façon de lutter contre la barbarie, pour sa propre dignité. C'est certain que, contre le fascisme, une mitrailleuse, c'est mieux; sinon, l'humour peut au moins servir de bouclier. »

Jakob the Liar reflète une dualité, entre le contenu, avec son traitement épuré du drame et de la rédemption qui rappelle le cinéma d'Europe de l'Est, et l'habillage, avec son lustre et son commentaire musical, ici typiquement hollywoodiens. « On y retrouve des standards d'histoire traditionnelle, avec aussi une mécanique de vaudeville. C'est un film à la fois universel et particulier », soutient Peter Kassovitz, qui, fort de son expérience, ne pense pas retourner travailler pour la télévision française, dont il déplore la pauvreté qu'il observe depuis quelques années: « Le seul regret que j'ai au sujet de la télévision, c'est que quand bien même on ferait des chefs-d'œuvre, on n'y trouvera jamais la gratification qu'on retrouve au cinéma. »

Le cinéaste trouve toutefois gratifiant qu'en peu de temps son fils Mathieu a réussi à se faire un nom au cinéma, alors que lui-même se bat pour monter ses propres projets: « Moi, je suis un amoureux de marathon. Lui, c'est un boxeur. Ça me gênerait qu'on parle de moi comme du père de Mathieu s'il ne faisait pas des bons films. Mais comme j'aime ce qu'il fait, et qu'il est un cinéaste talentueux, faut pas s'en plaindre. » D'autant que Peter Kassovitz reconnaît dans le travail de son fils un héritage qui n'a rien à voir avec la mécanique du cinéma. « C'est évident que, dans l'univers de mon fils, il y a l'univers de mon père. » Comme quoi le cinéma est un lieu de mémoire.



ARCHIVES LE DEVOIR
Didier Decoin, coscénariste de *Jakob the Liar*



Klaus Kinski tel qu'il apparaît dans le film de Werner Herzog.

SOURCE TONIC FILM

Une amitié explosive

MON ENNEMI INTIME, KLAUS KINSKI

Documentaire. Réalisation: Werner Herzog. Image: Peter Zeitlinger, Musique: Popol Vuh. À Ex-Centris.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Rien de plus délirant et de plus explosif que ce documentaire consacré par Werner Herzog à son acteur fétiche, Klaus Kinski. Mêlant des entrevues avec les familiers de l'acteur (Claudia Cardinale, Guillermo Rios, etc.) à des extraits de films, des documents d'archives, *Mon ennemi intime* se voit servi par la voix et le regard de Herzog, qui remonte le cours de leur longue relation d'amour-haine. Longue, c'est le cas de le dire, puisque c'est à l'âge de treize ans que le futur cinéaste rencontra Kinski à Munich. Ce dernier louait une chambre dans l'appartement des parents d'Herzog. Fou de rage pour une raison mystérieuse, Kinski s'était enfermé dans la salle de bains deux jours durant, cassant et démolissant tout, de la baignoire à l'évier en passant par le mobilier entier.

Le ton était donné et leurs retrouvailles sur cinq plateaux de tournage allaient être aussi explosives que

ce premier contact. Pour tout dire, ils ont chacun de leur côté comploté un moment la mort de l'autre.

Kinski le caractériel: c'est vraiment sur cet aspect de la personnalité de l'acteur disparu en 1991 que s'étend le documentaire. Des *one man shows* qu'il donnait au début de sa carrière, au cours desquels il engueulait les spectateurs, cassait les chaises, etc., jusqu'aux films qui les ont unis, *Fitzcarraldo*, *Aguirre, la colère de Dieu*, *Nosferatu*, etc., tout y passe. Le moment le plus drôle est certainement celui où un chef indien, sur *Aguirre*, vient offrir à Herzog de liquider lui-même Kinski pour le bien de tous. Il faut dire que l'acteur avait blessé un des figurants indiens au cours d'une crise de rage. Celui-ci, qui arbore encore la cicatrice en question, viendra d'ailleurs témoigner lors de ce documentaire.

On nous le présente d'un égocentrisme tel qu'au moment où un figurant indien, sur *Fitzcarraldo*, avait dû se couper le pied après avoir été mordu par un serpent et que tous s'empressaient autour de lui, Kinski fit une crise de jalousie parce qu'on ne s'occupait pas assez de lui. Quelques bémols seront apportés par ceux qui l'aimaient bien et n'eurent pas à se plaindre outre mesure de son caractère, Claudia Cardinale

notamment. Le gros des troupes en a quand même gros sur le cœur, Herzog en premier chef, qui n'ose aller jusqu'à se canoniser lui-même mais semble flirter un moment avec cette perspective.

Tout cela est évoqué avec un merveilleux humour mais aussi deux doigts de perfidie par le cinéaste allemand qui se donne le beau rôle mais qu'on découvre en filigrane aussi caractériel (et plus tyrannique) que son interprète. Ils étaient bel et bien un duo dans cette folle galère. Et le plus fou des deux n'est pas celui qu'on pense.

Le film ne se veut pas un hommage au talent d'acteur de Kinski, encore que celui-ci soit évoqué au passage, mais bel et bien le profil d'une « relation de couple » infernale qui débouche sur une rupture. Ce film rigolo, qui mêle allègrement les techniques et ressuscite le bouillonnant acteur, est un vrai morceau de choix à déguster sur sa chaise en regrettant un peu de n'avoir pas assisté de visu aux déchaînements de la bête Kinski.

Un non-dit soporifique

QUELQUE CHOSE D'ORGANIQUE

Réalisation et scénario: Bertrand Bonello. Avec Romane Bohringer, Laurent Lucas, Charlotte Laurier, Daniel Disalvio. Image: Josée Deshaies. Musique: Laurie Markovitch. À Ex-Centris

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Je ne désire pas m'étendre longuement sur ce film, tant il m'est apparu soporifique. C'est un premier long métrage — avec les maladresses souvent inhérentes à un coup d'essai, je sais — d'un Français résidant désormais au Québec. Coproduction donc, avec des acteurs qui viennent des deux côtes de l'Atlantique, mais rarement film m'a semblé aussi statique que celui-ci.

Le jeune cinéaste s'était donné un défi de taille: communiquer le non-dit à travers une économie suprême de paroles. Il sera question, à Montréal, d'une relation amoureuse basée sur l'ignorance que l'homme et la femme ont de leurs univers respectifs. Lui (Laurent Lucas), pourvu d'un fils malade à l'hôpital, gardien de zoo et faisant quelque argent en louant à prix d'or une chambre à des illégaux, elle (Romane Bohringer) qui ne fait rien de ses journées si ce n'est quelques visites éclairées à une voisine (Charlotte Laurier). Le revirement de leurs rapports amoureux surviendra lorsque les deux mondes s'ouvriront l'un sur l'autre.

Vouloir dire le moins pour laisser les gestes et les expressions parler d'eux-mêmes est une chose, mais avec une Romane Bohringer hagarde à force de passivité, un Laurent Lucas manquant singulièrement d'énergie et une Charlotte Laurier, normalement si juste, en train de réciter platement son texte, l'exercice tourne vite au pensum pour spectateurs presque assoupis. Côté caméra, l'omniprésence des plans fixes accentue cette impression de léthargie et l'on se désintéresse très vite du sort de ces personnages sans intérêt. Ajoutez au tableau que la dernière partie se déroule dans le nord du Québec, avec vol d'avion au-dessus des grands espaces et mineurs lubriques au rendez-vous. De profondément ennuyeux, le film devient cliqué, mais on avait décroché bien avant le dénouement, au fil des toutes premières images, pour tout dire.



SOURCE REMSTAR
Une scène de *Quelque chose d'organique* de Bertrand Bonello

Haut et Court présente

**Romane Bohringer
Laurent Lucas**

Un film de
Bertrand Bonello

**quelque chose
d'organique**

À l'affiche! C I N É M A PARALLÈ L E e X C e n t r i s 3536, boul. St-Laurent Billeterie: (514) 847-2206



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Mathieu Kassovitz, le fils du cinéaste Peter Kassovitz.

Présenté du vendredi 17 au jeudi 30 septembre à 15 h 40 et 19 h 40

LE PARALLÈLE, ex-Centris
3536, boul. Saint-Laurent Montréal
PARALLÈLE t. 514.847.3536 e X C e n t r i s

Productions Les films du tricycle
Distribution Cinéma libre

Avant le jour

Un film de Lucie Lambert

Un regard posé aux limites habitées de la Côte-Nord, au large de Tête-à-la-Baleine et de Lourdes-de-Blanc-Sablou

« Il y a là tout un art de l'attente et de la révélation. » — Gérard Grugeau, 24 Images

« C'est un film exceptionnel, (...) je vous prie de ne pas le rater. » — Marco de Blois, Couac

LES ARTS

CINÉMA

Zone trouble

TWIN FALLS IDAHO
Réalisation: Michael Polish. Scénario: Michael Polish, Mark Polish, Miche Hicks, Lesley Ann Warren, Patrick Bauchau. Image: David Mullen. Montage: Leo Trombetta. Musique: Stuart Matthewman. États-Unis, 1999, 105 minutes. Cinéma du Parc

ANDRÉ LAVOIE

S'il est facile de repérer deux jumeaux identiques, bien malin qui peut percer le mystère d'une complexité de tous les instants. Eux-mêmes jumeaux et très déterminés à faire du cinéma à quatre mains, Mark et Michael Polish n'ont cessé d'être fascinés par cette symbiose totale qu'ils expérimentent, avec une certaine douleur, les siamois. Twin Falls Idaho, ils l'ont écrit ensemble, partageant l'écran pratiquement du début à la fin, mais Michael Polish en est le réalisateur même si l'on peut soupçonner que son frère Mark lui a soufflé quelques conseils au creux de l'oreille.

Un film étrange, baignant d'abord dans une cruelle obscurité pour s'illuminer à mesure que le récit progresse vers une conclusion moins fataliste

Ce film étrange, baignant d'abord dans une cruelle obscurité pour s'illuminer à mesure que le récit progresse vers une conclusion moins fataliste, nous plonge dans l'univers claustrophobique de deux jumeaux siamois pour qui le temps est maintenant compté. Blake Falls (Mark Polish) et Francis (Michael Polish) affichent une sérénité dignifiée, malgré leur condition misérable. Dans un hôtel en décrépidité, ils rêvent de reprendre contact avec leur mère (Lesley Ann Warren), qui les a abandonnés à leur naissance, et de vivre ensemble quelques jours paisibles, puisque la santé de Francis se fait de plus en plus chancelante. Pour leur vingt-cinquième anniversaire, le cadeau de circonstance se nomme Penny (Michele Hicks), une prostituée qui en a vu d'autres mais qui devient profondément troublée devant ces deux hommes qui semblent ne faire qu'un. Comprenant son embarras, ils ne chercheront pas à la retenir mais c'est elle qui finira par ne plus vouloir les quitter, devenant soudainement très maternelle et un peu amoureuse de Blake. Cette rencontre inattendue forcera le destin des jumeaux.

Cherchez la femme

Twin Falls Idaho débute comme une œuvre aux accents fantastiques, à

la limite du «freak show». On nous fait rapidement partager le malaise de Penny à se retrouver dans cet hôtel sordide où les corridors sentent l'urine et sont peuplés de paumés et de mythomanes, dont l'un répondant au nom de Jésus! Alors que le caractère incongru de cette situation n'est pas sans rappeler des films tels Freaks de Tod Browning ou Sisters de Brian de Palma, la relation triangulaire et ambiguë qui se noue entre les jumeaux et la jeune femme emprunte aux mêmes névroses que celles exprimées par David Cronenberg dans Dead Ringers. Dans un cas comme dans l'autre, une relation fusionnelle se lézarde en raison d'une femme qui bouscule, avec plus d'innocence que de méchanceté, cet équilibre précaire entre deux êtres qui ne peuvent vivre sans la présence de l'autre.

Les frères Polish n'ont pas la prétention d'offrir un film d'horreur «sonné» ni de rendre un quelconque hommage au cinéaste canadien. Après une introduction volontairement ténébreuse, le récit se fait progressivement plus «léger» (les jumeaux passent pratiquement inaperçus, pour un soir du moins, puisque l'action se déroule au moment de l'Halloween), et affiche rapidement ses véritables couleurs. Histoire d'amour où il ne semble y avoir que des perdants, Twin Falls Idaho tente d'humaniser un «phénomène» que l'on considèrerait, il n'y a pas si longtemps, comme un objet de curiosité ou, pire, comme une attraction de cirque.

Totalement au diapason, jouant dans un registre grave avec un soupçon de désespoir dans le regard, les frères Polish se servent de leur indéfinissable complexité dans la vie pour nourrir ces deux personnages énigmatiques et solitaires. Devant eux, Michele Hicks tente de s'imposer et y réussit parfois, mais malgré ses efforts, elle doit trop souvent s'effacer devant l'assurance tranquille des jumeaux.

Ce film au rythme lent souffre de quelques ruptures de ton qui trahissent les hésitations des coréalisateurs devant cette histoire où le sordide, le mélodrame et le romantisme rose bonbon cohabitent parfois avec difficulté. Même si Twin Falls Idaho ne constitue pas une totale réussite, il recèle suffisamment de qualités pour qu'on puisse espérer plus et mieux de ce duo qui saura transcender sa réalité de jumeaux identiques pour explorer d'autres zones troubles.

Petite musique proustienne

LE TEMPS RETROUVÉ

Réalisation: Raoul Ruiz. Scénario: Gilles Taurand, Raoul Ruiz, d'après Le Temps retrouvé de Marcel Proust. Avec Catherine Deneuve, Emmanuelle Béart, Chiara Mastroianni, Marie-France Pizier, John Malkovich, Pascal Greggory, Marcello Mazzarella, Vincent Perez. Image: Ricardo Aronovich. Musique: Jorge Armagada. A Ex-Centris.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

S'il est un défi impossible, c'est bien celui de porter Proust à l'écran. Avant Ruiz, Visconti et Joseph Losey avaient dû abandonner des projets en ce sens, à court de financement. Quant à Schlöndorff, il s'était cassé les dents sur Un amour de Swann et l'avouait lui-même après coup.

Il faut dire que l'univers proustien est tout en intériorité, en réminiscences, en associations d'idées, en introspections. Or le cinéma, prisonnier de l'image, a bien du mal à s'aventurer dans les profondeurs d'un esprit, surtout un esprit aussi complexe que celui de l'auteur de La Recherche.

Une chose est certaine: aucun cinéaste français pure laine n'avait cherché à s'aventurer sur ce terrain glissant du monument littéraire. Raoul Ruiz est d'origine chilienne; cela dit, l'aventure du Temps retrouvé demeure bel et bien française puisque le film a été produit, tourné et financé sur le sol natal du célèbre Marcel.

Prévenons d'entrée de jeu: Ruiz a remporté en grande partie son pari. Bien sûr, il a dû sacrifier beaucoup de monologues intérieurs, mais la petite musique de l'œuvre littéraire réussit à percer l'écran au milieu des souvenirs servis par les somp-



Emmanuelle Béart et Marcello Mazzarella dans Le Temps retrouvé

tueuses images de ce très beau film et par une musique envoûtante qui contribue beaucoup au lancinant climat. Ruiz est un cinéaste au style très personnel, habitué à jongler avec les symboles, à changer de forme, à multiplier ses points de vue. Il se force ici à évacuer un peu de baroque et parvient à y gagner une épure, en une œuvre de maturité.

Le film plaira surtout à ceux qui ont lu A la recherche du temps perdu et possèdent déjà leurs repères. On doit savoir au départ qui est qui pour se retrouver dans la galerie de portraits de ce film choral. Sans doute Ruiz ne présente-t-il pas assez ses personnages. J'avoue que connaissant bien moi-même

l'univers proustien, toutes les pièces du puzzle se sont mises en place, mais il n'en va sans doute pas de même pour un spectateur vierge, comme qui dirait. Geignons que celui-ci se sentira un peu perdu.

Quelle splendeur, quelle maîtrise de la caméra, poétique et inspirée!

Sinon, quelle splendeur, quelle maîtrise de la caméra, poétique et inspirée! Le film franchit ici et là les frontières de l'onirisme sans appuyer trop longtemps, use de jeux de miroirs, de flash-backs, multiplie les regards sur ce récit. Et peut-être la virtuosité extrême de la caméra, à l'occasion tourbillonnante, s'avère-t-elle un peu excessive et donne le vertige. Mais cette réalisation brillante est à peine déparée par quelques irritants.

Porté d'abord par l'extraordinaire ressemblance de l'acteur italien Marcello Mazzarella avec Proust lui-même, qu'il incarne ici avec le même regard fiévreux, la même silhouette un peu raide, le film est également servi par une distribution fort prestigieuse: Catherine Deneuve en Odette de Crécy, John Malkovich en baron de Charlus, Vincent Perez en Morel, Emmanuelle Béart en Gilberte, Chiara Mastroianni en Albertine, etc.

Deneuve et Malkovich émergent du lot par leurs interprétations vibrantes, mais il s'agit vraiment d'une partition à plusieurs voix qui dégage avant tout un esprit dans lequel chaque figure se fonde. Précisons que le film ne se base pas uniquement sur le dernier tome de La Recherche: Le Temps retrouvé, mais survolé maints volets précédents. Le personnage d'Albertine, morte avant le dernier tome, ressuscite ici alors que le narrateur remonte le cours de sa vie jusqu'à son enfance. Des segments de Du côté de chez Swann s'insèrent aussi çà et là.

Peut-on vraiment raconter ce film? Marcel, à l'occasion d'une fête chez la princesse de Guermantes, revoit des gens qu'il a connus jeunes, lesquels lui apparaissent tout à coup comme des figures de bal costumé avec une tête étrange, alors qu'ils ont tout simplement vieilli. Il remonte le cours de sa vie au fil de réminiscences et comprend que ces fantômes sont la trame de l'œuvre littéraire qu'il porte en lui. Avec ce rythme hanté qui donne sa musique au film, ces glissandos, ces fondus, Le Temps retrouvé explore la mémoire et le processus créateur par touches impressionnistes, suggère, crée un climat surtout, et c'est cette atmosphère raffinée, angoissée et sensible qui rejoint l'écho littéraire et lui offre un décor somptueux par les magnifiques images qui le composent.

Un cri résolument indépendant

AMERICAN BEAUTY

Réalisation: Sam Mendes. Scénario: Alan Ball. Avec Kevin Spacey, Annette Bening, Thora Birch, Yves Bentley, Mena Suvari, Chris Cooper. Image: Conrad L. Hall. Musique: Thomas Newman.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

La rencontre entre un brillant scénariste signé Alan Ball, un grand metteur en scène, Sam Mendes, pour ses débuts à l'écran et les studios Dreamworks qui n'ont pas craint de miser sur

une histoire et une structure hors recette; tout cela ainsi qu'une excellente galerie d'interprètes constituent la clé du succès de cet adorable American Beauty venu lancer un cri résolument indépendant dans le ciel d'Hollywood.

Il faut dire que Kevin Spacey, l'oscars de The Usual Suspect, est de la partie aux côtés d'Annette Bening et qu'ils forment ici un explosif couple américain usé par la routine, appelé à découvrir la ferveur hors du foyer. American Beauty jongle avec les styles et les procédés et il fallait vraiment un homme de théâtre non habitué aux recettes d'Hollywood pour apporter un son de cloche aussi rafraîchissant que celui-ci.

L'histoire pourrait être classique: l'éclatement d'une famille (le papa, la maman, l'adolescente) et de la famille voisine (le papa, la maman et l'adolescent). Dans une petite rue bien bourgeoise de banlieue, tout ce beau monde finira par chercher le bonheur dans le fantasme, l'amour, la volonté de puissance ou l'explosion du roulement. Le film, en créant des personnages solides, nous persuade de chaque univers intérieur, et de revirements inattendus en revirements inattendus poussera ces destins à leur paroxysme. Il explore sur l'autre versant le rêve américain, beauté, succès, pouvoir, et le détricote de fil en fil. Kevin Spacey, en anti-héros qui reprend du tonus, se révèle merveilleux de justesse et de subtilité. Il sera le papa méprisé par une épouse (Annette Bening à son meilleur) devenue aussi irritante qu'insupportable et par Jane, une ado rageuse (Thora Birch), jusqu'à l'heure de sa révolte. Sa vue a vacillé au spectacle d'une amie de sa fille, blondinette à la beauté idéale (Mena Suvari), qu'il

entend bien se farcir. Ajoutez au tableau un petit voisin amoureux de Jane que tyrannise un père colonel frustré. Habitué à diriger les comédiens au théâtre, Sam Mendes tire ici le meilleur de ses interprètes et aucun rôle ne sera accessoire ou inabouti. A saluer particulièrement la prestation de Chris Cooper en tyran qui tout à coup perd pied.

Le scénario parvient ingénieusement à garder aux personnages leur mystère avant de jeter bas un à un tous les masques. La caméra use tantôt de plans fixes pour immobiliser ses personnages dans une posture qui les révèle, tantôt des techniques du vidéo pour montrer le voyeurisme, joue de fantaisie avec regards objectifs et subjectifs entremêlés. Des ruptures de rythme, une dérive finale de l'autre côté de la mort créent, malgré quelques longueurs, ce tableau d'une vie ordinaire en rupture de ban en lui conférant en dernier plan une inattendue (et charmante) morale positive.

Prix du public: Meilleur film canadien FESTIVAL DES FILMS DU MONDE

«Une histoire troublante, racontée et interprétée avec une rare intensité.»
«...Il y a d'excellents acteurs... La mise en scène est bien menée... une œuvre solide»
«...un film sensible et touchant...»
«Un super beau film, vraiment touchant... esthétiquement absolument magnifique.»

LES PRODUCTIONS DU REGARD PRÉSENTENT PASCALES BUSSIÈRES JAMES HYNDMAN



Adapté du roman «HOMME INVISIBLE À LA FENÊTRE» de Monique Proulx. Un film de JEAN BEAUDIN

Souvenirs intimes

PIERRE-LUC BRILLANT, YVES JACQUES, JACYNTHE RENÉ, LOUISE PORTAL, MICHEL CHARETTE, MARCEL SABOURIN

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE
QUARTIER LATIN, DAUPHIN, LANGELIER 6, BROSSARD, BOUCHERVILLE, SHERBROOKE, GATINEAU, LAVAL (Carrefour), ST-EUSTACHE, TROIS-RIVIÈRES O.

«Un film fin qui touche le coeur.»

«Un beau film, Carole Bouquet très touchante de sensibilité.»
«Un petit miracle de légèreté et d'équilibre.»
«Depardieu est immense, comme peut-être il ne l'a jamais été.»

CAROLE BOUQUET GÉRARD DEPARDIEU CHARLES BERLING UN PONT ENTRE DEUX RIVES

Movie poster for 'Un pont entre deux rives' featuring Carole Bouquet, Gérard Depardieu, and Charles Berling. Includes text about the film and a list of theaters.

Movie poster for 'À la mort la mort!' featuring Romain Goupil. Includes text about the film and a list of theaters.

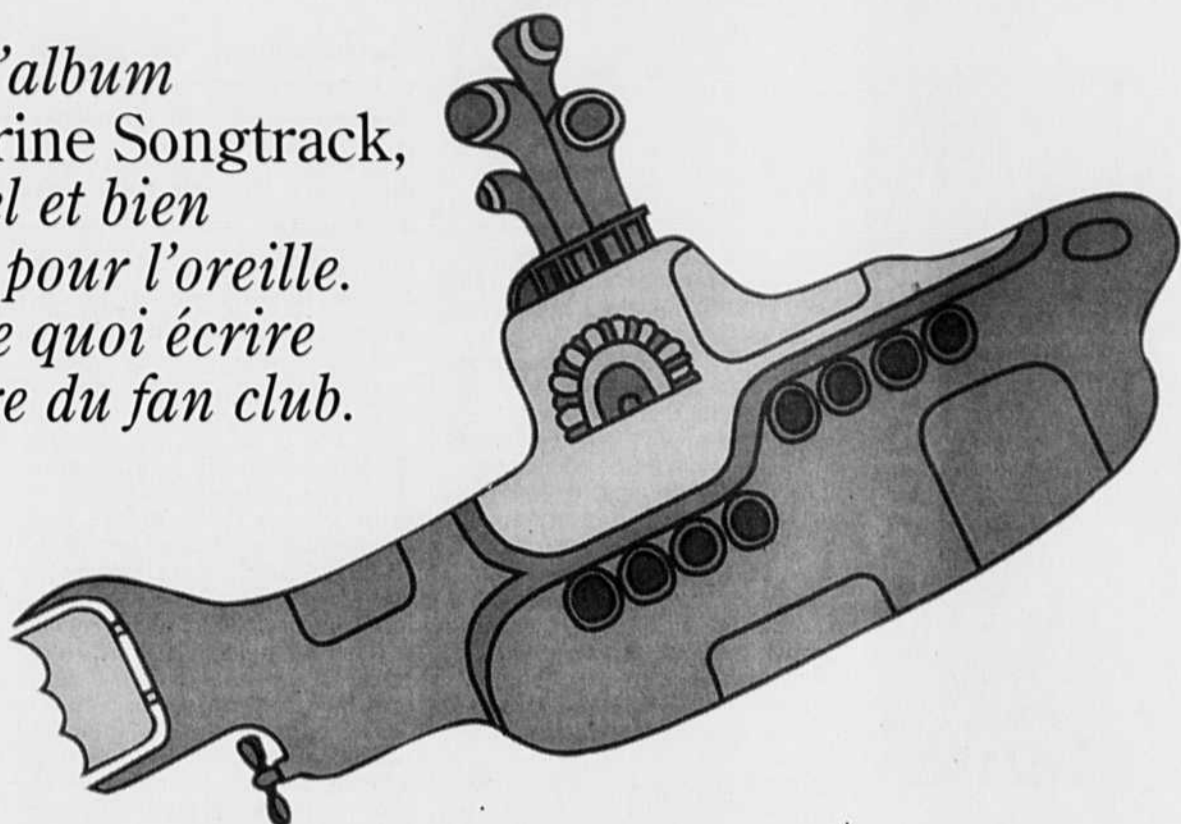
Movie poster for 'ça commence aujourd'hui' featuring Philippe Torreton. Includes text about the film and a list of theaters.

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

L'univers en bleu et jaune

Avec l'album
Yellow Submarine Songtrack,
il y a bel et bien
des surprises pour l'oreille.
Mais pas de quoi écrire
à la secrétaire du fan club.


**YELLOW SUBMARINE
SONGTRACK**
The Beatles
Apple (Capitol/EMI)

Rappelons les faits, au cas où. Début 1969, lorsque parut la bande sonore du (génial) film d'animation *Yellow Submarine*, les fans n'étaient pas très contents. De la dizaine de chansons des Beatles entendues dans le film, six seulement avaient abouti sur le disque, remplissant à peine la face A. La trame orchestrale de George Martin (tout aussi géniale, à mon sens) occupait tout le côté B. C'était un peu court, mais bon, on s'y fit, d'autant que le fort généreux double disque *The Beatles* (l'album blanc), lancé fin 1968, avait comblé tout le monde. *Yellow Submarine*, l'album du film, passa donc à l'histoire comme une p'tite vite des Beatles, témoignant du peu d'intérêt manifesté à l'époque pour le projet (ils n'offrirent au producteur Al Brodax que quatre titres neufs, enregistrés à la sauve).
Fallait-il pour autant, trente ans plus tard, réparer «l'injustice» en lançant *Yellow Submarine Songtrack*, un album contenant les quinze titres utilisés dans le film? Rien n'est moins certain. Lesdites chansons, le fan le plus minimal les avait toutes ailleurs. D'où le truc des as de la mise en marché: fournir des versions remixées. Pour la première fois sans le concours du réalisateur George Martin, on a repris le travail au début, à partir des bandes multipistes, au lieu de transférer simplement en format audionumérique les *master mixes* (bandes maitresses). Le corpus beatlesque n'avait jamais ainsi bénéficié des possibilités d'élargissement du spectre sonore que permet la technologie digitale.

Faut-il s'en réjouir? Il est vrai qu'on entend, plus distinctement que jamais, l'instrumentation, les jeux d'harmonies, les effets sonores

et bruitages divers. Surtout dans *It's All Too Much*, *All You Need Is Love*, *Only A Northern Song*, il y a bel et bien des surprises pour l'oreille. Mais pas de quoi écrire à la secrétaire du fan club. S'il était essentiel de rendre disponible le film en VHS et DVD, ce disque complémentaire fleurit trop la bonne occasion pour qu'on n'en dénonce pas gentiment la superfluité, voire l'opportunisme. En toute justice, ne devrait-on pas aussi proposer l'entière trame de George Martin sur un autre disque? Cela dit, toute raison de réécouter les Beatles est bonne. Et toute manière de faire découvrir les chansons est une noble mission. Si un seul ado est ainsi exposé pour la première fois à *Eleanor Rigby* ou *Nowhere Man*, toute l'opération *Yellow Submarine* et ses mille produits dérivés me semblent justifiés. Et l'univers moins *blue* (triste).

Sylvain Cormier

SAVAGE NIGHTThe Blue Hawaiians
Coolville/Interscope (Universal)

Les Blue Hawaiians. Gégez la référence? Je pose la question parce qu'en ces temps confus, on ne sait plus qui a retenu quoi du dernier demi-siècle de culture pop américaine. Blue Hawaiians, donc, comme dans *Blue Hawaii* (Sous le ciel bleu d'Hawaii), film d'Elvis. La référence ne se veut pas ridicule, comme dans Elvis Graton ou Dread Zeppelin (le groupe qui jouait du Led Zep avec un chanteur élysiens en jumpsuit à verroteries), mais bien plutôt un hommage. Ici, Elvis en chemise haïtienne est l'être le plus éminentement cool de la planète. Et le tiki un bien meilleur endroit pour vivre que n'importe quel condo. Pas pour rire. Pour vrai.

Entendez par là que ce disque des Californiens Blue Hawaiians, leur premier en distribution inter-

naionale mais leur troisième depuis 1995 chez les indépendants, dépasse la mode néo-kitsch-lounge qui lui a donné naissance. Et en distille rien de moins qu'un mode de vie. Alors que les branchés ont trouvé de nouvelles prises de courant chez les Latinos, les Blue Hawaiians ont savamment intégré les meilleurs ingrédients des cocktails de *cool music* des dernières années et se sont concocté une boisson à la fois rafraîchissante et débordante des meilleurs goûts d'hier et d'avant-hier.

Tout ce que l'époque a détéré de bon est là, en évidence ou en filigrane. *Pulp Fiction*, *Twin Peaks*, Chris Isaak, les Iguanas, Sinatra, Elvis, les Mavericks, Dwight Yoakam, James Bond, *Dragnet*, les Ventures, le surf, le rockabilly, le swing. Ils appellent ça de l'*«exotica noir»* dans la bio du groupe. Comprenez qui peut. Ce que j'y entends, moi, c'est que la guitare twang manière Duane Eddy y tient la seule place qui lui sied: le centre. Et que l'on retrouve en cela l'ambiance si réussie des premiers Chris Isaak (*A Cheat*), mêlée aux motifs de notes délicieusement basses des bandes sonores de films d'espionnage, façon *Notre homme Flint* (*Savage Night*). Et que le tout baigne dans les jus les plus odorants, et d'abord les marécages louisianais dans *Flesh & Soul*, pas loin de la gibelotte des Iguanas.

Pour qui se nourrit comme moi de culture pop américaine des années 40 à 60, c'est la perpétuation espérée de recettes relevées. Dans *HighLife*, une voix plaintive de big mama renvoie chaleureusement à la scène d'intro du film *King Creole* (quand Elvis regardait passer une charrette et chante *Crawfish*). Dans *Experiment In Terror*, on est dans le plus jouissif polar, avec piano de fond de bar et guitare mystérieuse digne de *Johnny Staccato*, la fameuse série télé de John Cassavetes. Dans la reprise de l'ondulante *Sway*, j'applaudis l'oxygénation d'un génial air pour crooner lasvegassien: c'est aussi réussi que si les Mavericks s'en étaient occupés. Sans le moindre clin d'œil: la chanson n'est pas ravivée parce qu'elle fait kitsch mais parce qu'elle est bonne.

Cela dit, je m'enthousiasme probablement à l'excès. Peut-être me flatte-t-on un peu trop dans le sens du vieux poil. Il se peut fort bien que les Blue Hawaiians soient les derniers de mes Mochicans, ultimes récupérateurs de mes genres préférés, sursauts d'un siècle agonisant. J'aime mieux penser que ces musiques pourront en de telles mains atteindre le troisième millénaire, guitares en joue se frayant un chemin entre les factions techno et hip hop. J'en aurai besoin pour survivre à la remise à zéro.

S. C.

RIDE WITH BOBA Tribute to Bob Wills
and the Texas Playboys
Asleep At The Wheel et invités
Asleep At The Wheel regroupe

depuis trois décennies la plus redoutable équipe de musiciens à l'est de la rivière Pecos. Dans ce *Ponderosa musical*, papa Cartwright s'appelle Ray Benson, et tout un tas des plus grands manieurs de cordes country-western ont transité par le ranch. Capables de tout et n'ayant peur de rien, Benson et ses gaillards ont développé une affection toute particulière pour le western swing texan, dans la foulée du glorieux pionnier Bob Wills et ses Texas Playboys. Genre prisé par des générations successives de musiciens (de Lyle Lovett jusqu'à nos propres Country Rhythm 'Daddies), sachez que le western swing vit aujourd'hui une saine vie, célébré dans moult festivals et chéri à travers le monde par des légions de westerners fins, et Bob Wills n'est jamais oublié dans les prières: il est en cela tout à fait naturel que les plus fiers perpétuateurs du genre revisitent périodiquement le répertoire du saint patron. Déjà, en 1993, paraissait leur premier hommage officiel, tout simplement intitulé *Tribute To The Music Of Bob Wills And The Texas Playboys*. Ils récidivent brillamment ici, accompagnant cette fois tout un cortège de vedettes de Nashville et des alentours, dont Lovett, Clint Black, Shawn Colvin, Merle Haggard, Reba McEntire, Dwight Yoakam et le big-band swing Squirrel Nut Zippers, autant de gens qui savent d'où la vérité vient.

Ride With Bob est un disque exemplaire, idéal pour qui veut savoir ce que le country swing texan mange en hiver. Toutes les approches sont abordées, de l'imprimatur *San Antonio Rose* (avec Yoakam) aux variantes blues (*St. Louis Blues*), novelty-pop (*Roly Poly*, avec les Dixie Chicks), big-band rave-up (*Cherokee Maiden*, avec Benson au micro), jusqu'à la ballade romantique (*Faded Love*, admirablement servie par Lovett et Colvin), etc. Le western swing, comprend-on à la réjouissante écoute de l'album (magnifiquement présenté avec un livret imitant les petits romans de *pulp fiction*), est une musique qui peut transmettre la joie comme la mélancolie, mais toujours sur le rythme le plus irrésistiblement dansant qui soit. Que ça aille bien ou mal, il ne faut surtout pas arrêter de danser. Belle philosophie. En plus, ça empêche les fourmis rouges de vous bouffer tout cru: au Texas, ça compte.

S. C.

INDUSTRIE

Archambault installe ses pénates virtuelles

SYLVAIN CORMIER

Renée Martel,
l'or en consolation

On l'annonçait dans le cahier de la rentrée culturelle: le Groupe Archambault, lié à l'empire Quebecor, rejoint les amazon.com, ubl.com, barnesandnoble.com et autres colporteurs de disques et livres dans la course au client internaute. Le 15 septembre s'ouvrait, lors d'un lancement tout ce qu'il y a de plus palpable au complexe Ex-Centris, avec mille amis de l'industrie et moult vedettes de la chanson et de l'édition, ce qu'Archambault appelle dans son communiqué «le plus important magasin virtuel francophone en Amérique».

Ce qui est strictement vrai. Les chiffres parlent gros: un vaste catalogue de quelque 300 000 livres et pas loin de 120 000 disques, tous formats confondus, est dorénavant à la portée du pousseur de chariot virtuel. J'utilise l'image du chariot à dessin: c'est le symbole consacré du magasinage sur Internet, familier à quiconque fréquente amazon.com et les autres compétiteurs nord-américains du nouveau site-vitrine www.archambault.ca. Cette méga mise au monde constitue certainement l'événement de la rentrée dans le milieu du disque et du livre québécois: tous les intervenants s'accordaient à dire qu'il était plus que temps d'accéder à l'infosphère. Quebecor a misé pas mal de liasses dans l'affaire (plus de trois millions de dollars canadiens d'ici 2002): on espère y transiger un bon dixième des ventes de l'entreprise.

Toutes les mesures ont évidemment été prises, jurent les concepteurs du site, pour que l'argent ne se perde pas dans le dédale de la Toile, intercepté par l'un ou l'autre hacker impoli: le système Securant, éprouvé entre autres par la Banque Nationale, est en place. Garde-fou d'autant plus impératif qu'Archambault se lance par la même occasion dans le téléchargement payant par MP3. A raison de 3,49 \$ CAN la chanson, l'honnête amateur de chanson québécoise souhaitait payer pour obtenir des titres disponibles gratuitement ailleurs (sur nombre de sites pirates) peut choisir parmi 45 tonnes d'ici, échantillonnées à titre d'essai jusqu'au début de l'an 2000. Pour aller chercher le fan, quelques titres inédits émaillent la liste.

Histoire d'agrémenter les visites du site, un magazine virtuel y naît simultanément, assorti de chroniques critiques animées par des férus de chaque genre: notons, rayon disques, Edgar Fruiter en musique classique, Marc Coiteux en pop et Claude Côté en jazz-blues. Quebecor n'oublant pas son alma mater, *Le Journal de Montréal* fournit également un palmarès.

Le Disque d'or de Renée Martel. C'était le titre d'un vinyle de grands succès paru à la fin des années 60: il s'agissait alors de signaler les ventes phénoménales des 45-tours de la chanteuse, *Liverpool, Je vais à Londres* et autres *Quand un bateau passe*. Les longs jeux, comme on disait en ce temps que les moins de vingt ans se fichent pas mal de connaître, comptaient pour des prunes, bêtes enfilades de 45-tours.

Aujourd'hui, l'album règne, seul témoin physique du travail de l'artiste, dûment plaqué or une fois atteint le cap des 50 000 exemplaires vendus. Par un curieux tour du destin, c'est au moment où la santé l'éloigne définitivement de la scène et du showbiz que Renée Martel reçoit son premier authentique disque d'or, pour les ventes franchement inespérées d'*A mon père*, l'estimable album de refontes des chansons de papa Marcel paru ce printemps. On applaudit d'autant plus chaleureusement l'exploit que les jolies ballades de Marcel Martel ont le plus souvent été vendues en cassettes dans les marchés aux puces: les délicates interprétations de Renée les auront révélées à plusieurs, en plus de réjouir les fidèles du genre. L'accolade est aussi populaire que critique: une nomination pour le Félix de l'album country vient couronner ce noble au revoir. Puisse la convalescente mieux s'en porter.

Changement de garde
chez Spectra

Les deux communiqués se sont bousculés à la sortie du télécopieur: Caroline Jamet quitte l'Equipe Spectra pour Motion International; Christine Mitton, une ancienne du Festival Juste pour rire, la remplace. Au delà de la petite séance de chaise musicale corporative, la double nouvelle n'est pas anodine. Jamet, depuis plus d'une décennie directrice du secteur Communications et développement touristique - Evénements chez Spectra, était la pierre angulaire de l'empire des festivals, lien plus qu'efficace entre ses têtes dirigeantes, les artistes et les médias. Le FIJM, les FrancoFolies, c'étaient rien de moins que ses bébés, chéris et cajolés dans une salle de presse qui faisait l'envie des cousins francophones de La Rochelle et de Spa. Dotée d'une mémoire tentaculaire, elle pouvait tenir mille fils sans en avoir l'air: ce n'est pas seulement une directrice qui part se rendre utile ailleurs, mais une somme. Toute succession est difficile: celle-là sera gratinée.



SOURCE: LES DISQUES STAR

Par un curieux tour du destin, c'est au moment où la santé l'éloigne définitivement de la scène et du showbiz que Renée Martel reçoit son premier authentique disque d'or, pour les ventes franchement inespérées d'*A mon père*.

ALL STORIES NEW... NO REPRIS

ASLEEP AT THE WHEEL

Now 148 Pages

A TRIBUTE TO BOB WILLS AND THE TEXAS PLAYBOYS

RIDE WITH BOB

Featuring:
Ray Benson
Clint Black
Tracy Byrd
Mark Chesnut
Shawn Colvin
The Dixie Chicks
Vince Gill
Merle Haggard
Lyle Lovell
The Manhattan Transfer
Tim McGraw
Willie Nelson
Reba McEntire
Jason Roberts
Squirrel Nut Zippers
Clay Walker
Don Walser
Steve Wariner
Lee Ann Womack
Dwight Yoakam

La musique

Pour l'horaire complet,
consultezLE DEVOIR
L'Agenda

CONCERTS LMMC

SALLE PULLACK
555, rue Sherbrooke Ouest
PIETER WISPELWEY
violoncelleJ.S. Bach: 6 suites
pour violoncelle seul
en 2 concerts:
à 15h30 et 19h30

26 septembre 1999

Billets: 25,00 \$
Étudiants (22 ans): 15,00 \$
avec 2^e concert: 45,00 \$
Étudiants (22 ans): 25,00 \$

LMMC: (514) 932-6796

SEIZIÈME SAISON 1999-2000

Les Violons du Roy

BERNARD LABADIE
Direction artistique et musicale

présentent

Handel
Musik for the Royal Fireworks
Rameau
Dardanus (Suite d'orchestre)
Leclair

Concerto pour hautbois en do majeur, op.7 no.3

Chef: Bernard Labadie

Soliste: Philippe Magnan, hautbois

Présenté en collaboration avec



Dimanche 19 septembre 1999 à 20 h

Salle Pullack, Université McGill

Billetterie: (514) 398-4547

Samedi 18 septembre 1999 à 20 h

Palais Montcalm

Billetterie: (418) 670-9011



LE SOLEIL

LES ARTS

JAZZ ET BLUES

Un pan de blues

Gary Sharp n'est plus là, mais le Campus ouvre sa série blues

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Mercredi prochain, entre 16h et 17h, la troupe de Johnny Jumpin' Sansone va éprouver un manque. Jumpin' Sansone est un Louisianais qui chante du blues, joue de l'harmonica ainsi que de l'accordéon. Dans quelques jours, il va donner le coup d'envoi à la huitième édition de la série blues du Café Campus.

Toujours est-il qu'entre 16h et 17h, à l'angle des rues Prince-Arthur et Saint-Dominique, Sansone et les siens vont prendre note d'une absence. Ils vont probablement s'étonner. Peut-être vont-ils plisser le front. Peut-être vont-ils aller jusqu'à s'inquiéter. Chose certaine, ils vont réaliser que Gary Sharp n'est pas là. En fait, Gary n'est plus là.

Alors qu'il était assis sur le banc qui fait face à Euro-Deli, son resto favori, le cœur, son cœur, a chaviré. Définitivement. Il avait 45 ans. Il était Américain. Il avait grandi dans le Bronx. Et toujours il portait la casquette. Même lorsque le thermomètre avoisinait le 30°. Avec lui, c'est tout un pan de blues qui vient de s'écrouler.

Ce n'était pas tant qu'il connaissait le sujet. Il le vivait, 24 heures sur 24 et 365 jours, etc. Il était blues. Les musiciens, ceux de Chicago comme ceux de nos environs, le savaient. Tous, ils connaissaient et aimaient Gary. Jimmy Rogers comme Charlie Musselwhite, Joe Louis Walker, Eddy Clearwater, Philip Walker, Stephen Barry, Ray Bonneville, Jimmy James et bien d'autres avaient joué dans son club, le G-Sharp, sis sur Saint-Laurent, juste au nord de Duluth. Le G-Sharp était un trou. En clair, l'endroit était plein de vie davantage que de poésie.

Lorsqu'on demandait au vieux Jimmy Rogers pourquoi il aimait jouer au G-Sharp, il répondait invariablement ceci: «Ce club me rappelle ceux de mes débuts dans le fin fond du Mississippi. C'est un vrai juke-joint.» C'est tout dire.

Comme on se dit entre nous, depuis quinze jours maintenant, «nous avons perdu NOTRE Gary». Lors-



Le bluesman Guy Davis

THOM WOLKE

qu'on se promenait sur Saint-Laurent, on avait la certitude d'entendre une voix grave, une voix pleine de reliefs, celle de Gary évidemment, crier son nom. Il y a trois semaines à peine, on l'a entendue. Après quelques échanges sur le temps et autres sujets, nous sommes allés entendre les blues du groupe Lil Buck au Barfly tout en échangeant des propos sur la programmation blues du Campus.

Il fut ravi d'apprendre que Byther Smith, ex-boxeur comme lui mais surtout guitariste, serait au programme de l'automne. Comme il le clama: «This is the real Chicago Blues.» Avec Gary, il y avait le blues de Chicago et il y avait le reste. Il n'était pas puriste mais bien réaliste. À sa manière, il était une illustration sur pied de cette dédicace un jour écrite par Hubert Selby: «A ceux qui savent mais se tai-

sent.» Gary savait, aujourd'hui il est condamné à se taire. C'est la poisse. Passons.

Nuances et subtilités

Ainsi donc, tout va commencer avec Johnny Sansone. Son origine louisianaise est en soi révélatrice de... Il va jouer cajun! Il va rythmer zydeco! Il va nous conter les histoires de pêche des bayous.

Après lui, un nouveau venu. Il s'appelle Tad Robinson. Ce dernier joue de l'harmonica. A entendre l'album qu'il a signé pour l'étiquette Delmark, Robinson nourrit l'évidence beaucoup d'admiration pour William Clarke, Rod Piazza et autres Californiens. Son blues n'est ni pesant ni poignant. Il est plein de subtilités, de nuances.

À l'inverse, le blues de Studebaker John & The Hawks est passablement incisif. Spécialiste de la slide, Studebaker John affectionne les longs tours de main sur les six cordes. Il est du genre à ne pas faire dans le détail.

Basé à Toronto, le groupe Fathead est l'archétype de cette catégorie regroupant les travailleurs du genre. Formé d'Al Lerman au saxo et à l'harmonica, de John Mays au chant, de Teddy Leonard à la guitare, d'Omar Tunnoch à la basse et d'Ed White à la batterie, Fathead a remporté l'an dernier le Juno du meilleur groupe de blues au Canada pour son album *Blues Weather*.

Après, il y aura Paul Oscher. Harmoniciste et chanteur, Oscher fut le premier Blanc à devenir membre, dans les années 60, du groupe de Muddy Waters. Après avoir passé une trentaine d'années à se produire dans les trous des environs de Chicago et de New York, Oscher sort enfin de l'ombre.

Ensuite, on pourra entendre Willie Big Eyes Smith, Tony D, Bob Walsh, Johnnie Bassett & The Insurgents mais surtout, surtout, Guy Davis et Corey Harris. Sur papier, les shows de ces deux artistes du country blues sont les plus prometteurs de toute la série.

Corey Harris est un poète à la voix profonde. Guy Davis est un raconteur à la voix tout aussi profonde. Les deux jouent de la guitare et tâtent de l'harmonica. Tant Harris que Davis sont des artistes du blues du Delta. Ils font souvent penser à Mississippi John Hurt et Blind Willie McTell. Davis et Harris à Montréal, c'est tout bêtement à ne pas manquer.



Corey Harris

SAM ERICKSON

DISQUES

Le nouveau Hallyday fait un tabac

Sisyphes heureux? Non, bien sûr. Camus avait raison. Mais rocker, oui. Incarné en monstre statistique: plus de 100 millions de disques, près de 850 chansons, plus de 40 disques d'or, 20 de platine, plus de 100 tournées, plusieurs millions de spectateurs, 28 films, bien plus que 1000 couvertures de magazines, des millions de mots. Des amours, mariages, ruptures, divorces, deux enfants, deux petits-enfants. Une tentative de suicide, des triomphes, des échecs. Des tombereaux de clichés. Il ne lui aura manqué qu'une interview par Margerite Duras pour être canonisé. Un mythe, donc.

JEAN-LUC ALLOUCHE
LIBÉRATION

Johnny Hallyday le Minotaure et lambrissé de l'hôtel Raphaël. Foule déhanchée, presque arquée, le «Boss», «l'Homme», se dandine un peu. Maigre, presque frêle, la chevelure roussie, T-shirt noir Armani, treillis kaki, tennis blanches, lourd bracelet d'argent, un lion tatoué sur le bras. Sa voix de basse laisse percer des accents faubouriens (non pas «tùùtùùrs», mais un son qui sonne juste un Paris en noir et blanc). Il se pose sur une bergère dans une sorte de bonbonnière, entre salle d'attente de gros notaire de province, velours fanés, peintures à la grotesque, et salon de claqué de haut vol: «Où sont les poules de luxe?» lance-t-il.

Sur son portable à motif de guitare électrique nacrée, il règle des détails domestiques, il est question de canapés, de déménagement... Couché à 4h ce matin, levé à 7, la nuit, et la vie, a laissé des traces dans son regard bleu-vert qui se plisse, s'éclaircit, se durcit, s'adoucit au gré des minutes. Le petit bouc latino lui donne un air méphistophélique, un rien à la Béjart. On s'affaire autour de lui, maquilleuse, coiffeur, photographe, qui le fait poser sur fond de reliefs de repas dans un office. Il se laisse faire, sage comme une image. «Gentil», le chœur des suivants est unanime. Il a l'air d'un bon zigue. Son molosse, qui l'affiche imperturbable, a un accent de soleil aux intonations presque enfantines. Saisi en contre-plongée dans un escalier, Hallyday avance un profil léonin vers l'objectif: soudain, on dirait le lion coiffant les calandres des vieilles Peugeot. Un soupçon de sourire ironique sur les contraires de la séance, les rites de la promotion, mais il s'y plie sans «moufter». Il demeure «en dedans», tel un torero avant l'entrée dans l'arène.

Le service après-vente et le reste

«Oui, difficile, le service après-vente. J'ai envie de dire: "Écoutez le disque, dites ce que vous en pensez et puis voilà."» Quelque 240 000 albums de *Sang pour sang* en précommande; dès la sortie de l'album, déjà un disque d'or: «Rassurant.» Mais il y est habitué. Sauf que, cette fois, si c'est «une histoire de famille, en dehors des nouveaux venus, Miossec, Ravallec, il y a les vieux complices, Larbro, Michel Mallory, qui fait plus partie de la famille que les autres. Il a dû écrire plus de 150 chansons pour moi. Il a vu David naître», il y a les musiques de David, son fils. Père et fils mais aussi chanteur et compositeur: tous deux «critiques», aimant «les choses bien faites». «Quand on a commencé l'album, il y avait une pudeur des deux côtés. Comment lui dire les choses pour qu'il ne se vexé pas et, je suppose, réciproquement?»

Un père, un fils, séparés par un divorce, l'océan, réunis par les calendriers aléatoires (Sylvie Vartan a élevé David aux États-Unis). Ce disque ensemble, comme un pardon? «Je ne pense pas avoir à me faire pardonner quelque chose par rapport à lui: la vie a été faite comme ça. J'ai vu mon fils quand je pouvais, je ne l'ai pas vu grandir dans ma maison. C'est la vie qui a voulu ça. On a essayé de rattraper le temps perdu quand il a grandi.»

Johnny revendique une pudeur que lui dispute son statut de star: «Mais quand on fait un métier public, on doit jouer le jeu: c'est pas très sympathique vis-à-vis du public de dire: j'accapte le meilleur de vous, le succès, l'argent, mais le reste, allez vous faire foutre. Je trouve même cela très... impudique.»

Le mythe dure depuis quarante ans: les années 60 ont fait surgir une jeunesse dans la France pantouflarde. Johnny lui a donné une voix: «Nous, les enfants des lendemains de la guerre, nous avions du désarroi. Nous étions des paumés. Pour celle d'aujourd'hui, il y a le chômage, le sida.» Du concert de la nation de 1963 à mai 1968, un lien évident? Long silence: «Non.» Même pas l'esprit de révolte? «J'étais en dehors parce que ça concernait une certaine classe sociale dont je ne faisais déjà plus partie, puisque j'étais déjà connu. Je regardais ça d'assez loin. Mais ce qui s'est passé en 68 pourrait recommencer aujourd'hui. Pour les mêmes raisons.» Les paumés d'aujourd'hui, les mômes des cités, «Jojo» le réac les regarde-t-il avec compréhension? «Je ne suis pas réac, mais on manque de liberté, on est flûqués, ne serait-ce que par les impôts [il a eu sa part de déboires fiscaux]. Mais s'il y a tant de délits, c'est que la société le veut bien aussi... Je ne suis ni de droite ni de gauche, je regarde ça en badaud: ils font des promesses et, quand ils sont élus, rien ne change.»

Johnny le chiraquien, tout de même. Tranchant: «Je suis très ami avec Chirac, pas du tout politiquement, mais depuis longtemps.» Deux types qui se reniflent et se sentent du même tonneau? «Non, en tant qu'homme, j'ai aussi été très ami avec Marchais.» Des Johnny de la politique, des types qui existent par leur corps? «Peut-être que cela me séduit, des gens qui ont de la présence, leur parti politique, je m'en tamponne.»

On en vient forcément au cliché «bête de scène», «présence physique»... «Mes idoles ont toujours été des gens qui dégagent quelque chose. Mes admirations: Marilyn Monroe, James Dean, Montgomery Clift, parce qu'on a envie de leur ressembler avec leurs désespoirs et leurs éclats de rire. Le gars parfait pour moi devait ressembler à James Dean et chanter comme Elvis Presley.» Mais un rocker vieux, bientôt 60 ans, est-ce bien raisonnable? «Je ne pense pas vieillir. La

VOIR PAGE B 11: HALLYDAY

BANQUE NATIONALE présente



BETHOVEN

l'événement de la rentrée!

la 9^e symphonie: l'Ode à la joie avec plus de 100 choristes

27 septembre 19h30 Salle Wilfrid-Pelletier

Place des Arts, 514 842.2112

21 septembre: Rivière-des-Prairies • 22 septembre: Verdun
30 septembre: Outremont • 4 octobre: Hochelaga-Maisonneuve
5 octobre: Saint-Laurent • 8 octobre: Pierrefonds

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
JOSEPH RESCIGNO

514 598.0870

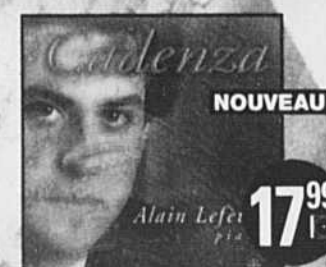


ARCHAMBAULT

LA PLUS GRANDE MAISON DE MUSIQUE ET LIVRES AU QUÉBEC

Le certificat cadeau Archambault
LE TABLAU DES CADASTRES

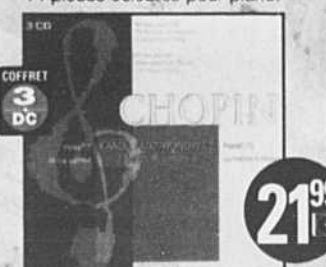
Classe à part



Alain Lefèvre
Cadenza...
14 pièces célèbres pour piano.
17⁹⁹ \$



Haendel
Karina Gauvin, soprano.
Tafelmusik.
17⁹⁹ \$



Chopin
Pièces arrangées pour piano et quintette à cordes.
K. Radziwonowicz, piano.
21⁹⁹ \$

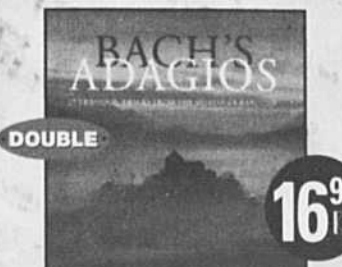


Mozart
Adagios.
Également en vente, Vivaldi Adagios.
16⁹⁹ \$

25% de réduction

2 JOURS SEULEMENT
SAMEDI 18 SEPTEMBRE
DIMANCHE 19 SEPTEMBRE

sur tous nos disques compacts et cassettes CLASSIQUES
(étiquettes blanches seulement)



Bach
Les Adagios de Bach
16⁹⁹ \$

www.archambault.ca Le magasin le plus près de chez vous

Ces titres sont en promotion jusqu'au 22 septembre.

Quvert 7 soirs, sauf à Montréal

Brossard • Chicoutimi • Laval • Montréal • Québec • Sherbrooke • Ste-Foy • Trois-Rivières

500, rue Ste-Catherine Est • Place des Arts • Galeries Laval • Mail Champlain

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Envolées excentriques

HALLYDAY

Toute cette virilité jusqu'à la caricature

SUITE DE LA PAGE B 10

"rock'n'roll attitude" est dans ma tête, pas dans les vêtements. L'esprit rebelle, c'est pas de voler une caisse ou de taper sur la gueule d'un mec. Un rebelle est un homme libre. » Toute cette virilité jusqu'à la caricature: « C'est du spectacle, je fais des trucs invraisemblables; je ne joue pas ma peau comme à la guerre, mais je remets tout en question dans mon métier. Si je ne faisais pas ce métier, je m'en nuierais à mourir. J'ai besoin de paris pour m'exciter. Jean-Jacques Goldmann m'a écrit une très jolie chanson qui est tout à fait moi; plus moi que ça, on ne peut pas. "Donnez-moi l'envie d'avoir envie." En 2000, je vais faire les Champs-Élysées et cinq jours plus tard, l'Olympia. De la démesure à l'intimité, à la tendresse. »

Cette démesure l'a porté jusqu'à la drogue, jusqu'à le dire publiquement, en entrevue: « Je déteste les sujets vérité où on dit: non, moi, jamais! Moi, j'aime la vodka et je bois de l'eau. C'était une époque lointaine de conneries, je ne le cache pas mais je ne m'en vante pas. Je devais d'ailleurs me sentir mal dans ma peau; j'ai décidé de changer, je me sens mieux. L'époque voulait ça, je vivais à Londres, cela circulait dans les milieux musicaux. » Il y a ceux qui disent: le vrai Johnny, il faut le connaître « torché ». « J'ai jamais été alcoolique, je peux m'en passer. C'est la brigue avec les pots, et il m'arrive de rentrer torché. Beaucoup de gens se souviennent de moi après une soirée "joyeuse" avec ma bande de copains. Qui n'a pas fait ça, jeune? »

Johnny a incarné l'anti-françouillard, l'entrée dans la modernité d'un pays engourdi par les couilles d'une Amérique électrique. Johnny aime la France et ne vivrait pour rien au monde en Amérique: « L'Amérique n'a jamais été autre chose que celle de mes rêves, celle des westerns. Je n'aime pas les Américains, je n'aime pas leur façon de vivre. J'aime l'Amérique de Norman Rockwell. » Le rock en français, un peu dérisoire, non? « J'y ai toujours fait attention. Le rock, c'est le phrasé, c'est pour ça que je fais toujours refaire les textes. En français, on a tendance à avoir des pieds en trop, des mots plus longs qu'en anglais. Le défi, c'est donc de trouver des mots par rapport à l'expression habituelle en français. »

Sa manière à lui de parler est déliée, pas syncopée comme dans ses caricatures... « Ah oui, "ah que"... C'est les mêmes qui disent qu'on ne me connaît bien que torché, sans doute. »

Tout comme la drogue, il a confessé son «inculture»

« Vaut-il mieux être très cultivé et très con ou intelligent et apprendre? Ma culture, je l'ai apprise avec les gens que j'ai rencontrés, que j'ai étudiés. J'ai fait avec la vie ce que fait un acteur quand il étudie un rôle. » La réconciliation des intellos avec lui depuis Godard... Sardou: « Oui, mais tous les intellos ne sont pas cons... J'ai beaucoup d'admiration pour les gens qui viennent de la rue et qui réussissent; il y a de l'intelligence, la culture vient avec. »

Pour autant, peu de goût pour les dévoilements de l'âme: « Je n'irais pas raconter ma vie à un psychanalyste que je ne connais pas, je ne suis pas assez américain de ce côté-là. Je vais donner de l'argent à quelqu'un pour qu'il me dise ce que je suis, ce que je dois faire? Je peux le faire tout seul. » De toute façon, il y a les amis sûrs, tel Philippe Labro, avec qui il forme « un vieux couple ». « Parce qu'il a gardé ses rêves d'enfant et son instinct de jeunesse. On ne vieillit jamais. » Peut-être, en effet, que Johnny ne vieillira jamais.

De toute façon, il est déjà dans l'Histoire, même si cela le fait sourire: « J'ai déjà vécu plus que ce qu'il me reste à vivre. Je me fiche désormais des choses sans valeur. Qu'est-ce qu'on peut dire de moi? Que j'ai fait mon métier honnêtement. Mais dans vingt ans, qui pensera à moi? » Johnny trône déjà quelque part entre de Gaulle et Tintin, avec le France, le pont de Tancarville, les MG décapotables, les blousons noirs à peau de mouton retournée, menant une cohorte de plus de 50 ans mais de moins de 60 qui s'accroche bien, fait un peu de sport, des régimes cycliques, entre eau minérale et vins fins, après divorces, ruptures, virages, têtes-à-queue, têtes-à-cœur, qui sait encore se rétablir sur ses jambes et qui n'a pas envie encore de céder la place. Johnny est de l'ordre des « mythologies nationales » de Barthes et des « lieux de mémoire »: c'est une rencontre parfaite avec les humeurs d'un peuple. Comme un miroir d'une nation qui ne veut pas vieillir, et sans doute pas mourir. D'une France entrée de plain-pied, de plein fouet dans la modernité, mais qui n'en pense pas moins. « J'avais vingt-cinq ans, j'étais déjà au musée Grévin, alors... Il ne peut rien m'arriver de pire! » Forever young.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

CHAMBER MUSIC BY TORU TAKEMITSU

Toru Takemitsu: *Between Tides* (1993), pour violon, violoncelle et piano; *Landscape I* (1961), pour quatuor à cordes; *Distance de fée* (1951), pour violon et piano; *Rocking Mirror Daybreak* (1983), pour deux violons; *Hika* (1966), pour violon et piano; *A Way a Lone* (1980), pour quatuor à cordes. Ensemble Kai (Hideki Nagano, piano; Ethica Ogawa et Takeshi Takezawa, violon; Hiroto Tobisawa, alto; Atsushi Sakai, violoncelle). Durée: 61 minutes 28. BIS CD-920

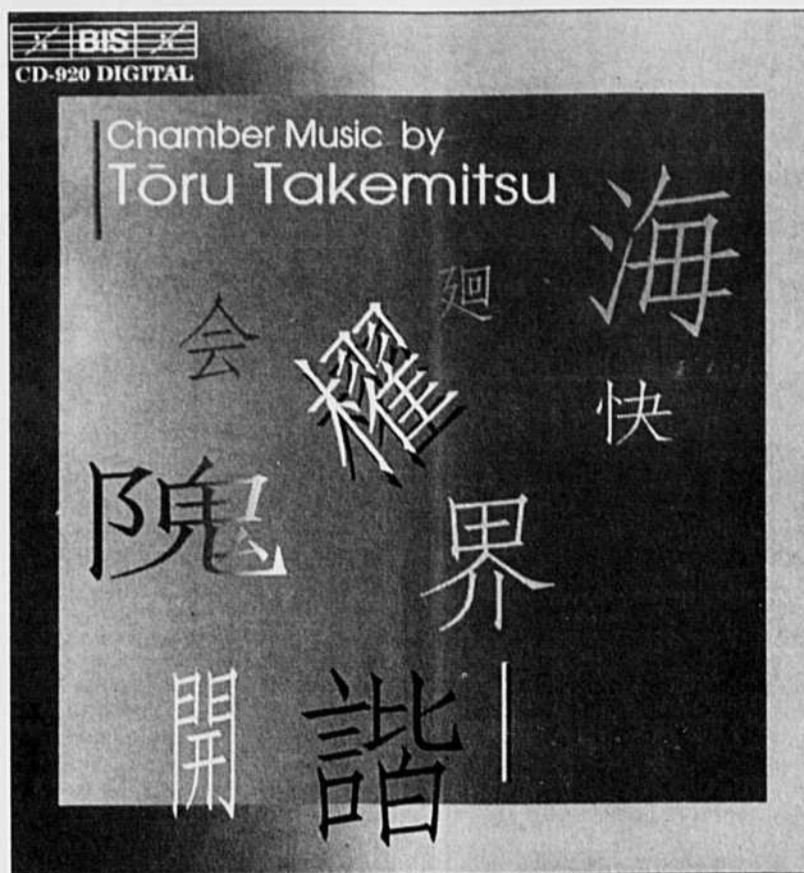
Voici un disque aussi beau qu'intelligent, un enregistrement fascinant et émouvant. Quarante-deux années de production y sont exposées, de 1951 à 1993, années marquées du sceau de la constance de la quête d'un compositeur vivant à l'ombre triple du Messiaen du *Quatuor pour la fin du temps*, de certaines recherches de l'avant-garde occidentale issue de la seconde école de Vienne — surtout de la *Suite lyrique* de Berg — et du ton méditatif d'un pan de la tradition nipponne. Takemitsu est donc un postmoderne avant même que l'expression ne soit inventée tant sa musique et sa démarche représentent une sorte d'acmé de ce que cherchent encore aujourd'hui bien des compositeurs lui, il l'avait déjà bien trouvé et intégré.

Il est aussi curieux de voir une formation japonaise proposer à l'Occident son interprétation d'un compositeur japonais qui, brisant des tabous insulaires, s'est imposé, un des tout premiers, une cure d'amour des avancées musicales euro-américaines. Pour l'Ensemble Kai, il n'y a pas d'exotisme à jouer cette musique; ces cinq musiciens sont tout aussi à l'aise dans les inflexions orientales que dans l'expressivité viennoise.

Comme le compositeur, ils ont cette propension du caméléon à faire leurs tant les sonorités sérielles que les harmonies sensuelles « messianiques » sans tomber dans la copie ou le pastiche. *A Way a Lone* est interprété comme un concentré d'émotion tendue si beau et si prenant que ses treize minutes paraissent une éternité émoive.

On pourrait dire de même du duo pour deux violons *Rocking Mirror Daybreak*, la pièce la plus « intellectuelle ». En quatre courts tableaux d'à peine trois minutes chacun, Takemitsu réalise le prodige de rendre la structure des effets de timbres sensible et expressive; là-dedans les interprètes nagent comme des idées dans les aquariums des palais de l'empire du Soleil-Levant.

Les Japonais aiment et trouvent la beauté dans la forme. C'est bien connu, pour eux il y a adéquation entre ces deux concepts, alors que nous, Américains, restons généralement peu réceptifs aux reports structurels de la pensée, préférant généralement « l'émotion brute ». C'est ce qui rend les contrastes presque violents de *Landscape I*, toujours aussi intrigants dans cette interprétation. Un langage occidental « froid » se teinte ici de la chaleur d'un jardin de cailloux zen.



Alors la musique va loin, très très loin. Si loin que nul ne peut se plaindre qu'une pièce ne dure que sept minutes tant tout y est de la plus haute densité.

Pour contrebalancer ces découvertes, le disque offre aussi une œuvre toute bête de l'utilisation des techniques modales de Messiaen. *Between Tides* est un petit quart d'heure de délices harmoniques recherchées ou l'équivalence entre le timbre et sa couleur « de hauteur sonore » est juste. En plus, il est amusant de constater que cette pièce tardive — composée en 1993 — rejoint exactement le type de langage que Takemitsu utilisait en tout début de carrière avec *Distance de fée* (qui date de 1951).

On écoute donc des œuvres toutes aussi singulières les unes que les autres, interprétées avec pudeur et retenue. Les instrumentistes laissent la place à la musique pour que le sens de la partition passe sans se vautrer dans le geste sensuel ni se braquer dans la raideur structuraliste. Une sorte d'eaux troubles, entre deux marées, qui marque un grand coup de baguette magique.

DER ROSE PILGERFAHRT

Robert Schumann: *Der Rose Pilgerfahrt* (Le Pèlerinage de la Rose), oratorio en deux parties d'après un poème de Moritz Horn, op. 112. Christiane Oelze (soprano), Birgit Remmert (alto), Werner Gura (ténor), Hanno Müller-Brachmann (basse), Philip Meyers (piano), chœur de chambre de la RIAS, dir.: Marcus Creed. Durée: 62 minutes 27. Harmonia mundi (France) HMC 901668

Schumann croyait que le genre oratorio devait abandonner son caractère pompeux et religieux pour se tourner vers le peuple et le bourgeois (au sens non péjoratif de classe sociale). Arrivant à Düsseldorf en 1850, le nouveau directeur de mu-

sique offre donc à ses concitoyens ce premier oratorio profane basé sur une légende nordique d'un ton tout à fait approprié à ses auditeurs prédestinés: les amateurs de soirées musicales au salon. On en rit parfois aujourd'hui, mais à cette époque il s'agissait d'une noble institution destinée à susciter des œuvres comme à les diffuser, en opposition aux salons aristocratiques, sélects et réservés.

On a beaucoup reproché à Schumann d'avoir « rempli la commande ». Hormis Liszt, qui y a vu l'ouverture de nouveaux territoires poétiques, le rejet de la part des « spécialistes » et de musicologues fut quasi unanime, condamnant cette œuvre au silence. Liées par l'impossibilité d'avoir une partition pour lire ou d'un enregistrement pour entendre, des générations ont accepté ce verdict sans trop sourcilier. Quel dommage!

Le *Pèlerinage de la Rose* n'est pas un chef-d'œuvre. C'est du grand Schumann qui écrit de la musique de salon cependant. Donc le ton est naïf et les effectifs très « Hausmusik »: quatre solistes, un petit chœur et un pianoforte. L'oratorio romantique allemand à la Mendelssohn est oublié, voire renié. Schumann rejette d'emblée la construction forgée issue du baroque et la transforme en une sorte de ballade dramatique, de petit opéra sans mise en scène.

J'oserais même une comparaison qui vous éclairera sur la nature



ROBERT SCHUMANN

Der Rose Pilgerfahrt

Le Pèlerinage de la rose

Christiane Oelze
Birgit Remmert
Werner Gura
Hanno Müller-Brachmann

RIAS Kammerchor
Philip Meyers, pianoforte
MARCUS CREED

même de cette page; ce *Pèlerinage* est à l'oratorio ce que *Tannhäuser* est à l'opéra italien. Les numéros sont gommés au profit d'une « mélodie continue » dont les divers tableaux sont reliés par des récitatifs parfois narratifs, souvent participant de l'action. Le sujet s'ancre dans la réalité du folklore et tente naïvement de se hisser au rang de symbole.

Pour que cela marche, il faut des interprètes convaincants. Ah! Que dire de Christine Oelze, qui incarne la Rose — la fleur comme son éponyme —, sinon qu'elle est parfaite. La voix est toujours fraîche et les divers tons qu'elle doit prendre, du plus ingénu au plus « salonistique » convenu dans l'expression d'une douce peine, en exact lien avec le sens du texte et l'inflexion musicale inventée par Schumann.

On trouve, dans cette partition, tout un ramassis des *hits* de Schumann dans le domaine du lied; pas de véritables citations, mais des tournures et des tonalités plus que proches du Dichterliebe, de Frauenliebe und -leben, de nombreux Liederkreis. On entend donc un tissu avec plein de références — ce qui accentue le ton légèrement mièvre tout en faisant doucement sourire de plaisir.

Les autres solistes sont tout aussi

bons et arrivent à manipuler leur voix selon les personnages à incarner: la marâtre rétive comme la bonne mère pour l'alto, ou encore le fossoyeur, le meunier pour la basse. Et les chœurs sont excellents; une vraie leçon de compétence chorale. La pureté des voix de femme dans les chœurs des elfes comme le ton populaire des passages en évocations sylvestres dévoués aux hommes (Brahms a pris ici bien des leçons) sont des modèles du genre folklorique teuton que le romantisme germanique chérissait tant depuis Weber.

Le pianoforte utilisé est très bon: il sonne comme un excellent piano de sous-sol d'église et apporte une texture aérée à l'ensemble; en écoutant cet enregistrement, on se dit qu'en effet un puissant Steinway moderne détonnerait.

Le plus grand miracle est le fruit de la baguette de Marcus Creed. Il anime cette partition un peu fleur bleue d'une telle ferveur honnête qu'on ne peut que croire que cette musique est bonne. Il anime le discours, le fait avancer, ou fait ressortir les plaintes méditatives et alanguies sans complaisance, avec le seul bonheur de bien faire les choses, comme Schumann a dû en éprouver en réalisant cette innovation.

On tient donc là un disque agréable dans le meilleur sens du terme, sur lequel on a gravé une œuvre certes mineure mais pas moins attachante, qui trouve justice et qui apporte un élément de preuve de plus dans la nécessaire réhabilitation de la musique tardive de ce compositeur.

Le Pèlerinage de la Rose n'est pas un chef-d'œuvre. C'est du grand Schumann qui écrit de la musique de salon cependant.

SMAM

STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL

SAISON 1999-2000

Un 25^e anniversaire riche en événements musicaux!

DIRECTEUR ARTISTIQUE CHRISTOPHER JACKSON

ÉGLISE SAINT-LÉON DE WESTMOUNT 4311, DE MAISONNEUVE OUEST (MÉTRO ATWATER)

LE 26 SEPTEMBRE 1999 À 20 H

VESPRO DELLA BEATA VERGINE

Le chef-d'œuvre de Monteverdi

BILLETTS DE 14,75 \$ À 33,50 \$

6 SOLISTES, CHŒUR ET ORCHESTRE

EN COLLABORATION AVEC:

100.7 fm Radio-Canada

CBC radio 3000

GROUPE FINANCIER BANQUE ROYALE

R5 ABONNEMENTS ET BILLETTS (514) 861-2626

EN SPECTACLE 3 - 4 - 5 ET 6 NOV. MONTRÉAL

4890, Boulevard Saint-Laurent Montréal (Québec) Téléphone: 514 845 4890 Réseau Admission: 514 790 1245

SALLE DU THÉÂTRE ESPACE GO

MARIE-CLAIRE SÉGUIN

24 SEPT. Longueuil Théâtre de la Ville (450) 670 1616

25 SEPT. Joliette Salle Rolland-Bruneau (450) 759 6202

1^{er} OCT. Lac Mégantic Auditorium de la Polyvalente Montclair (419) 583 3303

8 OCT. Trois-Rivières Salle Anthony-Thompson (819) 380 8797

23 OCT. Richmond Centre d'Art (819) 826 2488

30 OCT. St-Jean-sur-Richelieu Théâtre du Vieux St-Jean (450) 358 3949

13 NOV. St-Hyacinthe Auditorium IFA (450) 778 3388

18 NOV. Hull Salle Jean Després (819) 595 7455

20 NOV. Beloeil Centre culturel (450) 464 4772

23 NOV. Sherbrooke Salle Maurice O'Bready (819) 820 1000

26 NOV. Chicoutimi Auditorium Dufour (418) 549 3910

et Butterfly

EN NOMINATION ADISO 1999 INTERPRÈTE FÉMININE DE L'ANNÉE

La Fondation Jeunesses Musicales du Canada en collaboration avec la Chaîne culturelle de Radio-Canada présente un CONCERT GALA en hommage au grand ténor RICHARD VERREAU o.c. sous la présidence d'honneur de M. Lucien Bouchard Premier ministre du Québec

Venez rencontrer Richard Verreau au Piano noble de la Place des Arts dès 17h30.

Georges Nicholson de la Chaîne culturelle de Radio-Canada accueille des amis et des collègues du grand ténor.

Mardi, 28 septembre 1999 à 19h15, Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts

Réservations:

Place des Arts: (514) 842-2112	Réseau admission: (514) 790-1245	Pour les groupes: (514) 935-5161
	1 800 361-4595	1 800 361-8020

Prix des billets: 25\$ - 40\$ - 75\$

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

100.7 fm chaîne culturelle Radio-Canada

La Presse Jeunesses Musicales du Canada METRO-RICHELIEU!

La charge de l'original

Le pur et dur, par essence, dérange son monde. Il dit que le roi est nu et moche, brandit le flambeau de l'intégrité farouche, clame que l'art n'a de compte à régler qu'avec l'art, crache dans la soupe mercantile, alors qu'il n'attend pas en retour la sympathie de ceux qui rament sur la mare du «produit» culturel avec le vrai monde et les bidous. C'est qu'il dégage un côté adolescent, ce pur et dur-là, en hurlant: «Les bourgeois, c'est comme les cochons!» Dans le meilleur des cas, ses élans de fureur font sourire la galerie. «Les règles du jeu lui échappent, à ce petit, que voulez-vous? Un jour, il découvrira bien qu'on doit se saïtir les mains pour faire rouler les baraques culturelles.» Et de lui tapoter doucement l'épaule en lui assurant qu'avec l'âge, n'avez crainte, ça lui passera. Lorsque le pur et dur, par-dessus le marché, offre une charge pleine de merde et d'injures pour qualifier le gratin des premières de pétasses argentées, de connards assurés, de gros tas cellulaires, en leur charriant au visage la chaudière virtuelle de ses étrons, ça pète et ça crie dans les chics baignoires et le milieu du théâtre se tourneboule en chœur.

Le pur et dur étant bien évidemment le dramaturge, metteur en scène et futur directeur du Quat'Sous Wajdi Mouawad, qui faisait sa tonitruante sortie en plein programme du TNM pour la reprise de son adaptation de *Don Quichotte*. Il en a contre les cartons des commanditaires placés sur scène avant le spectacle, polluant le temple, le hurle à plein programme. Suffit! Assez! comme il conspuie les concessions au bon goût, au confort, à l'indifférence et au divertissement dont bien des mises en scène déclassées seraient faites. Remarque: les créateurs doivent garder un pied dans l'adolescence, sinon ils s'en croient et le grand feu sacré s'étiolent. Or



Odile Tremblay
♦ ♦ ♦

l'adolescence est un âge qui n'a pas encore emoussé ses facultés de révolte. Elle y gagne par ailleurs une liberté sans prix.

N'empêche que les victimes de ses salves d'injures ont raison aussi de crier à l'outrage. La bêtise étant la chose au monde la plus répandue et la mieux répartie, sexes, races et classes sociales confondues, rien n'indique qu'elle soit plus endémique chez les cellulaires que dans le giron des artistes. Gens bien et imbéciles se retrouvent, à vrai dire, partout, et à proportions égales encore. Insulter un groupe de spectateurs défile peut-être Mouawad mais l'éloigne du but visé. Car chacun, en se reflétant sa prose explosive, d'accrocher sur la couleur (et l'odeur) des injures alors que le fond de son discours se perd. Pas fou, pourtant, le fond de ce discours-là.

La transmutation de l'art en divertissement constitue une tendance plus que pesante dans notre beau monde culturel, on en conviendra avec lui. Allez voir du côté de la télé et du cinéma qui roulent avec des gros sous. Bonjour la lente dilution de l'acte créateur! Que Mouawad sente le vent coulis gagner le théâtre et s'en indigne, c'est la réaction d'une cellule saine dans un corps malade. Quant à l'omniprésence intempestive de la pub, elle

frappe même les écoles. À croire que d'autres sorties fracassantes, versant pédagogique cette fois, se sont perdues en cours de route...

Démission de l'Etat providence oblige, les théâtres, les musées (on renonce à parler des festivals culturels rongés littéralement par les publicités de leurs «généreux» donateurs), à la remorque d'une entreprise privée plus vorace que désintéressée, placarde des panneaux-réclames bien en vue, en reconnaissants coups de chapeau. Les vrais mécènes sont des oiseaux aussi rares que précieux. Combien peu de commanditaires donnent encore pour donner à la cause de l'art. Le gros des troupes exige que le nom de la compagnie figure en lettre d'or jusque sur les scènes et qu'il baptise les écrans. Les ingérences indues de la promotion en des sphères artistiques où elle détonne lourdement se multiplient partout. L'an dernier, des peintres signataires de *Refus global* s'indignaient de la présence d'un énorme panneau Benson & Edges dans le hall du Musée d'art contemporain, à l'heure de l'expo Borduas. Mouawad hurle aujourd'hui à pleins poumons ce que bien des artistes conspuent en sourdine. Quand la concession est la règle, une décharge d'adrénaline remet aussi les pendules à l'heure, même avec un flot intempestif d'excréments en prime.

Evidemment, le pur et dur qui prend le crachoir à tout intérêt à garder la ligne droite à perpète, sinon ça fera tache dans son image de marque. Que le cynisme et le réalisme prennent tôt ou tard le pas chez les artistes les plus rebelles sur les grands idéaux de jeunesse, telle est l'universelle réalité, flanquée quand même de deux ou trois exceptions, sinon ce serait à pleurer. Avec son profil de Jésus pourfendant les vendeurs du temple, Wajdi Mouawad est sans doute de ceux qui, un pied dans la tombe, continueront à gueuler. Du moins, on le lui souhai-

te, ou plutôt on se le souhaite à soi-même pour conserver une figure d'artiste révolté jusqu'au-boutiste à glisser dans sa galerie de portraits.

D'autres mettent de la broue dans leur eau claire. Ça me rappelle une certaine soirée de clôture des Rendez-vous du cinéma, où le réalisateur Pierre Falardeau vint recevoir le prix du meilleur film québécois de l'année, adjoind d'une coquette bourse, pour *Octobre*. Le hic, c'est que prix et bourses étaient commandités par la brasserie Molson. Il accepta donc les lauriers en question (et l'enveloppe — il faut bien vivre, allez!), tout en réservant une violente sortie aux exploiters du peuple incarnés à ses yeux par les bonzes de la Brasserie Molson. Défection du micro-brasseur pour les éditions suivantes des Rendez-vous, embarras des organisateurs qui durent dégouter un autre généreux donateur et patiner sur la bottine en attendant. Jusque-là, plusieurs se disaient: soit!, il a empoché le magot plutôt que de le tirer dédaigneusement au visage de Molson, mais bon! Falardeau dit ce qu'il pense. En voilà un qui ne craint pas de se mouiller. A la guerre comme à la guerre et au temps des bouffons comme au temps des bouffons. N'empêche... A l'heure où le même Falardeau sort un vulgarissime *Elvis Gratton 2* en y versant de la bière Molson à pleines images (avec ce que de telles pubs déguisées rapportent), on se met à rire jaune. Certaines grandes gueules manquent de suite dans les idées, si vous voulez mon avis.

Mais au delà de la pureté du message, quelques coups de poing fracassants jettent sur la table ce qu'un milieu culturel essaie de cacher dessous: l'art est plus souvent qu'à son tour pris en otage par de faux mécènes, par le désir de plaire, et quand une voix s'en indigne, on crie: «Au fou!»

otremblay@ledevoir.com

MUSIQUE CLASSIQUE

Fugues bien planifiées

Directeur du volet jeunesse de la SMCQ,

Pierre Simard se montre optimiste quant au rayonnement de la musique «nouvelle»

Hautboïste de formation, Pierre Simard a obtenu une maîtrise en direction d'orchestre du Peabody Conservatory of Music de Baltimore. Il devenait il y a deux ans directeur du volet jeunesse de la Société de musique contemporaine du Québec (SMCQ). M. Simard se montre optimiste quant au rayonnement accru de la SMCQ-jeunesse, souhaitant même qu'on crée un poste permanent pour ce volet qu'il dirige «en résidence», grâce à une subvention du Conseil des arts. Constatant une sorte de «mode» des spectacles pour jeune public, il demeure exigeant lorsqu'il s'agit de peaufiner des concerts-ateliers qui, à l'occasion, deviennent une option pour grand public.

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

À la salle Pierre-Mercure, depuis trois ans, on ménage des «fugues musicales», des moments pensés pour les jeunes, invités à «apprivoiser et apprécier la musique dans des conditions optimales». La série est organisée avec les Jeunesses musicales du Canada. Pour la présente saison, deux des cinq productions comptent sur la SMCQ-jeunesse pour relever le défi avec, par exemple, *L'Histoire du petit tailleur*, inspirée des frères Grimm — la musique est du Hongrois Tibor Harsanyi. Il s'agit en fait d'une reprise, car le spectacle a obtenu en 1998 un prix Opus pour la meilleure production jeune public. Cette année, on le rode en anglais une première fois, le 17 novembre; Pierre Simard signale qu'il est dans ses projets de faire voyager *L'Histoire du petit tailleur* dans des salles de l'Ontario et des États-Unis.

Autre fugue planifiée: *Panique au Musée de la musique*, sur un texte de François Tardif, avec la comédienne Caroline Lavigne et le Quatuor à cordes SMCQ-jeunesse. Le pot-pourri de quatuors utilisés est parsemé de clins d'œil à des auteurs d'il y a 200 ans; l'astuce est de présenter Bella, l'héroïne, comme une compositrice en panne à qui les fantômes du musée inspirent des pistes, de Mozart à Frank Zappa, de Haydn à Walter Boudreau! *Panique...* a déjà connu cinq représentations à Montréal en 1998; M. Simard doit en diriger une trentaine dans divers milieux scolaires et Maisons de la culture, à compter du 24 septembre (à Pierrefonds) «si tout va bien, si on ne nous met pas les bâtons dans les roues», car le personnel enseignant a reçu pour l'instant la consigne syndicale, de ne pas accompagner les élèves à ces sorties culturelles. Une quinzaine de ces spectacles font partie du programme *Jouer dans l'île com-*

mandité par le Conseil des arts de la CUM.

Trouver son propre langage

La clé du succès, quand on s'adresse souvent à des jeunes de 8 à 12 ans, se trouve dans l'humour et, bien davantage, dans la poésie, glisse Pierre Simard. Il n'est pas anodin que la toute première production de SMCQ-jeunesse (après la fusion avec l'ensemble Clavivent) était due à la plume de Gilles Vigneault (*Le Piano muet*), sur une musique de Denis Gougeon. Le texte a été bien reçu par un public de Vic (en version catalane), il a déjà été adapté en anglais pour certaines foires de spectacles (*showcases*); l'idée progresse d'en faire un enregistrement qui sortirait à l'automne de l'an 2000, en français et en anglais.

Il s'agit ici d'exploiter l'attrait d'un conte traditionnel et la joie d'une exploration musicale tous azimuts. Le narrateur doit parfois remailler son texte, comme lorsque, dans une salle jusque-là attentive au «piano muet», une jeune voix s'élève: «Saint-Roch de l'Achigan, c'est mon village...!» C'est là que se dirigeait en effet Lucas, le personnage principal. Mais on retombe vite dans le fil prévu de l'histoire d'un garçon qui reprend en rêve contact avec son grand-père, lequel jouait de plusieurs instruments... En somme, tout est prétexte à inciter les jeunes à comprendre le processus de la composition musicale, voire à s'efforcer de trouver leur propre langage dans la vie, en musique comme dans les autres domaines.

Il y a aussi *Musique pour quintet-taphone* où Octave essaie de se débrouiller avec son syntétiseur. Ce spectacle pourrait bientôt se retrouver au Grand Théâtre de Québec, et il est presque acquis qu'en mars 2000 la SMCQ-jeunesse fera une tournée en Belgique francophone avec *L'Histoire du petit tailleur*.

Réticent à aborder la question de

ses compositeurs préférés, Pierre Simard dira que, depuis sa tendre enfance, Prokofiev fait partie de son univers, mais qu'à la SMCQ-jeunesse il «découvre avec plaisir et intérêt renouvelés de nouveaux compositeurs». «C'est pourquoi je m'y sens si bien, ajoute-t-il. Je suis en mesure de découvrir de nouveaux langages à mesure qu'ils se forment ou s'écrivent.»

Des créations sont à l'horizon: «Nous en sommes au stade de la pré-production d'une Histoire de Bouba, dont la musique sera d'Ana Sokolovic et le texte de Marie Descares», la discussion se poursuivant quant au narrateur ou aux comédiens. Et pour 2002, la SMCQ-jeunesse renouera sa collaboration avec le Théâtre de Quartier, lequel, avec Louis-Dominique Lavigne, avait fait partie de *L'Histoire du petit tailleur*.

Développer des marchés

Les attributions de Pierre Simard comprennent la tâche de développer des marchés. Mais il prend soin de souligner qu'«à la SMCQ-jeunesse, nous ne nous plaçons pas en situation de compétition» et que, si concurrence il y a, dans ce monde du spectacle pour jeune public, si des tiraillements se produisent, ce n'est pas tant entre les nombreuses formations musicales qui s'aventurent dans ce créneau — l'Ensemble contemporain de Montréal, les divers orchestres symphoniques, I Musici et l'Orchestre de chambre de McGill y sont entre autres présents — qu'avec les troupes de théâtre «jeune public» dont certaines ont une ancienneté reconnue. Il se peut qu'alors Pierre Simard et son groupe soient observés d'un œil suspect quand il tente de s'insérer dans un tel milieu partiellement pétri de théâtre («c'est un lent processus»).

L'important, selon lui, est de «ne pas perdre de vue un but artistique bien défini, bien précis, qui est d'amener la musique contemporaine aux jeunes par le moyen de spectacles de haute qualité», c'est-à-dire ne pas léser sur les heures de répétition, ne pas s'y engager en amateur et s'investir pleinement dans toutes les étapes.

Sa compétence d'instrumentiste (hautbois), sa veine de compositeur sont pour l'instant mises entre parenthèses, avoue Simard, lui qui se trouve actif dans la mise à jour d'un jeune site Internet (www.smcq.qc.ca) qui devra, ultimement, servir d'outil de diffusion aux compositeurs dont la SMCQ accueille les créations depuis 34 ans déjà.



La clé du succès, quand on s'adresse souvent à des jeunes de 8 à 12 ans, se trouve dans l'humour et, bien davantage, dans la poésie, glisse Pierre Simard.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Cahier spécial

publié le samedi 2 octobre 1999

Les Arts et la Ville

Date de tombée: le vendredi 24 septembre 1999 LE DEVOIR